

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Sommaire: — POÉSIE, L'Ange et l'Enfant. — Enigme. — FEUILLETON, Concert pour les pauvres, (suite et fin). — Les Landes. — Buffon, Histoire de ses travaux et de ses idées. — Souveraine puissance du catholicisme. — Lettres sur le Rhin, Strasbourg. — Faits divers.

POÉSIE.

L'ange et l'enfant.

ÉLÉGIE A UNE MÈRE.

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

« Charmant enfant qui me ressemble,
« Disait-il, oh ! viens avec moi !
« Viens, nous serons heureux ensemble
« La terre est indigne de toi.

« Là, jamais entière allégresse :
« L'âme y souffre de ses plaisirs ;
« Les cris de joie ont leur tristesse,
« Et les voluptés leurs soupirs.

« La crainte est de toutes les fêtes ;
« Jamais un jour calme et serein
« Du choc ténébreux des tempêtes
« N'a garanti le lendemain.

« Eh quoi ! les chagrins, les alarmes
« Viendraient troubler ce front si pur !
« Et par l'amertume des larmes
« Se terniraient ces yeux d'azur !

« Non, non ; dans les champs de l'espace
« Avec moi tu vas t'envoler ;
« La Providence te fait grâce
« Des jours que tu devais couler.

« Que personne dans ta demeure
« N'obscurcisse ses vêtements ;
« Qu'on accueille ta dernière heure
« Ainsi que tes premiers moments.

« Que les fronts y soient sans nuage,
« Que rien n'y révèle un tombeau ;
« Quand on est pur comme à ton âge,
« Le dernier jour est le plus beau. »

Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, a pris l'essor
Vers les demeures éternelles.....
L'autre mère !... son fils est mort !

JE. N. REBOUL.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

7. — Enigme.

J'habite la simple chaumière
Comme le somptueux palais.
Des plus vaillans héros mes paisibles attrait
Enchaînent la vertu guerrière ;
Je donne aux malheureux le repos et la paix ;
Des secrets les plus doux je suis dépositaire.
Des grâces, des beautés, asile tutélaire,
Je sers de voile à leurs appâts,
Souvent utile aux scélérats,
D'accord avec la nuit je seconde les crimes,
Et livre à leurs fureurs d'innocentes victimes.

A l'homme je présente à la fois un berceau,
Un siège où la douleur le met à la torture,
L'autel heureux où la nature,
De l'amour, de l'hymen, allume le flambeau,
La porte de la vie et celle du tombeau.

[Le mot de cette énigme au prochain numéro.]

Le mot de l'énigme que nous avons insérée dans le dernier numéro est " Souris. "

Montréal, 27 septembre 1845.

FEUILLETON.

Concert pour les Pauvres.

A M. LE COMTE AUGUSTE DE BELLOT.

II.

Une jeune étrangère avait d'un pied léger, sans que nul s'en fût aperçu au milieu du trouble général, franchi les degrés qui séparaient le parquet du théâtre, et soudain on la vit apparaître, assise devant le piano destiné à madame de R..., comme un ange descendu du ciel. N'était-ce pas un ange, en effet ? Elle semblait toucher à peine aux premiers jours de la jeunesse : les grâces naïves de l'enfance ornaient encore son charmant visage, mais déjà l'éclat du génie illuminait son front et ses regards. Elle se tenait simple et grave, sans embarras comme sans hardiesse, la bouche demi-souriante. A cette apparition, tout fit silence. Qu'elle était cette femme ? Personne n'aurait pu le dire. Tous les yeux étaient rivés sur elle ; mais elle, calme et serene, paraissait remarquer à peine la foule qui la contemplait. Elle dénoua les rubans d'une capote blanche qu'elle déposa négligemment à ses pieds. Sa coiffure était basse ; ses cheveux, séparés sur le front, s'abattaient le long de ses tempes, lisses et noirs comme des ailes de corbeau. Elle ôta ses gants, et ses petites mains coururent sur le clavier. Enfin, après avoir prourlé quelques instans, la jeune étrangère chanta.

Anges et séraphins aux ailes frémissantes, qui tenez là-haut les harpes d'or et chantez en chœur aux pieds de l'Éternel, comment donc chantez-vous, harmonieuses phalanges, si l'on chante ainsi sur la terre ! J'écoutais, éperdu, sans haleine, immobile, et tous écoutaient comme moi. Ce que j'entendis, nul ne saura jamais l'exprimer. Elle chantait dans cette douce langue que les femmes gazouillent sur les bords de l'Arno. Ce furent d'abord de suaves modulations qui s'épandirent comme de belles nappes d'eau sous de frais ombrages, pour s'égarer bientôt en de gracieux méandres, telles qu'un fleuve au cours lent et paisible entre deux rives embaumées. Je crus voir, je vis un instant, les flots mélodieux s'échapper de ses lèvres, je les sentis me soulever et m'emporter dans les célestes espaces. Magie du chant ! puissance de la voix ! Dans cette salle enfumée, à la lueur des quinquets huileux, sur une banquette poussiéreuse, il me sembla que j'assistais pour la première fois aux splendeurs de la création. Elle disait, sur un ton doux et grave, le charme des nuits serénes, les mutuelles tendresses à la clarté des astres d'argent, la barque sillonnant en silence le miroir du lac endormi. Et moi, la

tête entre mes mains, je voyais, comme dans un rêve, les montagnes d'azur au travers des roses vapeurs du couchant, je respirais les parfums du soir, j'entendais s'évoquer les brises et les soupirs amoureux se mêler au murmure de l'onde et au frissonnement du feuillage.

Ce premier chant achevé, l'assemblée resta silencieuse, immobile ; pas un bruit, pas une rumeur, pas un mouvement dans la salle, suspendue tout entière aux lèvres de l'enchantresse. On écoutait encore. La jeune femme avait laissé ses doigts sur les touches d'ivoire. Après les avoir tourmentées au hasard et d'un air distrait, elle s'abandonna de nouveau à l'inspiration de ses souvenirs. Que vous dirai-je ? Vous voyez bien que je suis là comme un pauvre diable de muet que les émotions étouffent, et qui n'a qu'un cri pour les exprimer. J'ai toujours aimé la musique, et n'ai jamais rien pu entendre au vocabulaire musical. Cette langue, hérissée de bémols et de bécarres, m'est aussi familière que le sanscrit et le persan. J'aime la musique à la façon des lézards, qui seraient fort en peine, j'imagine, de dire si la symphonie qui les charme est en *ut* majeure ou en *si* mineur. Comment donc vous rendrais-je les effets de cette voix qui, tour à tour vive et légère, tendre et sonore, grave et profonde, jaillissait, éclatait, en cascades de notes cristallines, coulait à flots harmonieux, grondait comme le torrent dans l'abîme ! Il y avait en elle la grâce des jeunes amours, et l'énergie des passions terribles. Ainsi, la belle inspirée exprima tour à tour les joies naïves, les coquetteries agaçantes, les emportemens jaloux, les transports brûlans et les douleurs explorées ; j'entrevis pour la première fois l'image des poétiques héroïnes dont le nom ne m'était pas encore révélé, Rosine, Anna, Juliette, Elvire. Elle chanta la romance du Saule, que j'avais entendu chanter à ma marraine ; je crus entendre cette fois la Desdemona de Shakespeare, mélancolique comme la nuit qui semble gémir avec elle, présentant sa terrible destinée, la prédisant dans chacun de ses accens, la racontant dans chacun de ses regards, Desdemona près de mourir. Quelle était belle alors et touchante ! Puis elle chanta des chants du Tyrol, agiles et bondissans comme le chaamois sur la neige des cimes alpestres ; car cette voix qui savait descendre si profondément dans les cœurs, savait aussi se jouer en fantaisies éblouissantes.

Après nous avoir tenus près d'une heure dans un enivrement que je ne cherche pas à décrire, elle se leva calme et souriante. En cet instant la salle éclata, et je pensai que la voûte s'effondrerait sous les applaudissemens de la foule. J'ai cru alors à tout ce qu'on a raconté de l'influence d'Orphée sur les bêtes de son pays. Tous les cœurs étaient émus, tous les yeux mouillés de larmes. J'ai plus tard assisté à bien des triomphes de ce genre ; j'ai vu des pianistes épileptiques exciter des admirations effrénées ; j'ai vu lancer des roses et des camélias à la tête de gros ténors bien portans ; mais jamais je n'ai retrouvé les émotions de cette soirée si grotesque au début, et qui finissait d'une façon si impitoyable et si touchante. On ne songeait même pas à se demander quelle était cette jeune femme que

personne ne connaissait ; l'enthousiasme avait absorbé la curiosité. Cependant, toujours calme et sereine, la bouche épanouie dans un demi-sourire, elle ne paraissait pas se douter de ce qui se passait autour d'elle. Le flagolet de Tarascon s'étant avancé pour la féliciter, elle lui rit gentiment au nez : le génie que nous venions d'entendre n'était plus qu'un enfant espiègle. Au milieu des applaudissemens, sous le feu de tous les regards, elle remit tranquillement ses gants et sa capote de voyage ; puis, ouvrant un petit sac de velours vert, qu'elle avait gardé jusqu'alors suspendu à son bras par une torsade de soie à glands d'or, elle le façonna comme une bourse de quêteuse, et le présentant dans le creux de sa main aux personnes qui l'entouraient : — Messieurs, pour les pauvres de votre ville ! dit-elle de cette voix qui savait si bien le chemin des âmes.

Vous pensez si les applaudissemens redoublèrent, et si chacun s'empressa de mettre la main à sa poche. Les pauvres de Carpentras firent là une bonne soirée. Ce fut une averse de blanches petites pièces qui tomba de toutes parts dans la bourse de la belle quêteuse. Je vis une femme élégante et parée, tout émue encore et toute frémissante, détacher de son bras un riche bracelet, le glisser dans la bourse, puis baiser la main qui lui présentait. Je vis une jeune fille, simplement vêtue, et qui sans doute n'avait rien à donner, y déposer en rougissant le bouquet de violette qu'elle tenait à la main et qu'elle avait mouillé de ses larmes. Quelle pluie de fleurs valut jamais cette modeste offrande ? La quête achevée, l'étrangère, après en avoir versé le produit sur la table du piano, retira le bouquet de violettes qui s'y trouvait mêlé, et l'ayant mis à sa ceinture, elle offrit à la jeune fille son petit sac vert en échange.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que le concert n'alla pas plus loin ; les violons étaient rentrés dans leurs boîtes, les clarinettes dans leurs étuis. Appuyée sur le bras de sa femme de chambre, la belle inconnue se retira à travers les flots empressés qui s'ouvrirent pour la laisser passer.

Déjà les musiciens complotaient une sérénade, et les jeunes gens de Carpentras se proposaient de lui offrir un banquet patriotique. Malheureusement, une chaise de poste, attelée de quatre chevaux, attendait à la porte du théâtre : les postillons étaient en selle. Elle monta dans la voiture, et, au moment où M. le maire s'avancait pour la complimenter, les fouets claquèrent, les chevaux partirent au galop, et la chaise disparut bientôt au milieu des cris et des bénédictions de la foule.

Était-ce un rêve ? Je ne savais. J'étais ivre. Il faisait une nuit magnifique, je m'échappai de la ville et gagnai les campagnes que la lune baignait de ses molles clartés.

A coup sûr, de nouvelles facultés venaient d'éclorer en moi. Mes perceptions étaient plus nettes et plus rapides, mes sens plus fins et plus délicats. Je saisissais dans le silence de la nuit des harmonies qui me parlaient pour la première fois, dans la contemplation du ciel étoilé et des champs endormis, des spectacles dont je n'avais jamais soupçonné jusqu'alors les merveilles et la poésie. Et toujours cette voix, cette voix qui chantait dans mon cœur ! Je ne rentrai qu'à l'aube naissante. Mon ami Jacques dormait encore. Je l'éveillai brusquement et lui sautai au cou ; mais lui, voyant que c'était de musique qu'il s'agissait, m'envoya à tous les diables, remit sa tête sur l'oreiller, et se prit à ronfler de plus belle. Une indisposition de Bergère nous obligea à prolonger notre séjour à Carpentras. Durant les quelques jours que nous y restâmes, il ne

fut question que du concert pour les pauvres, de la comtesse de R... et de la mystérieuse étrangère. Chacun se perdit en commentaires plus absurdes les uns que les autres. Comme il n'y avait pas d'autre sujet de conversation à la table d'hôte des *Trois chats qui miaulent*, mon ami Jacques était d'une humeur de sanglier. Las d'entendre parler musique, un beau matin il attenda Bergère, qui entraît à peine en convalescence, et nous partimes au petit trot, lui, jurant bien de ne jamais remettre les pieds dans cette ville de malheur, et moi emportant un des plus charmans souvenirs que devait me laisser ma jeunesse. Aussi vous ai-je toujours défendue contre les railleurs, ô ville aux remparts crénelés ! aussi m'apparaissez-vous toujours pleine de grâce et d'harmonies, ô cité que Pétrarque aimait ! Je n'ai jamais écrit votre grand nom qu'avec respect, ô Carpentras, et tant que je vivrai vous aurez une plume amie pour répondre à vos détracteurs. Notre voyage s'acheva comme il avait commencé, l'un rêvant, l'autre fumant. Nous visitâmes Nîmes, Arles, Montpellier, Marseille. Nous eûmes la douleur de perdre Bergère à Alais ; la noble bête creva sur la paille. Après avoir terminé ses affaires et recueilli çà et là quelques milliers de francs qui lui revenaient de l'héritage d'une vieille tante, l'ami Jacques acheta un petit cheval qu'il baptisa du nom de *Bistouri*, en mémoire de son premier maître, chirurgien terrible et barbare, et nous retournâmes à notre village avec ce nouveau compagnon. C'était un animal aux jarrets moins solides que ne l'étaient ceux de la défunte (c'est Bergère que je veux dire), entêté, capricieux, fantasque, ne se gênant pas pour flâner le long des haies vives et se rouler gaiement dans la poussière du chemin, buvant à tous les ruisseaux, tondant tous les gazons, ruant, reniflant, gambadant, portant au vent, au démeurant le meilleur fils du monde. Ainsi, je m'en revins comme j'étais allé ; mais ému, mais troublé, plongeant un regard avide dans toutes les chaises de poste qui filaient près de nous sur la route, et rapportant dans mon cœur des voix confuses et de vagues images qui ne s'y trouvaient pas au départ. Bistouri nous versa trois fois dans des fossés, et nous arrivâmes sans plus d'accidens au pays.

L'année suivante, on me mit la bride sur le cou, et on me lâcha dans Paris. Je hantai l'Opéra, les concerts, mais la voix que je cherchais, je ne l'entendis nulle part, si ce n'est dans mes songes où je l'entendais toujours. Tout ce que je vis me sembla terne et froid. Les talens les plus admirés me faisaient sourire ; les chants les plus applaudis me trouvaient distrait et indifférent ; les idoles des loges et du parterre me paraissaient indignes des orations qu'on leur décernait.

Malgré leur pompe et leur éclat, toutes ces représentations où je courais avec la foule me laissaient triste et désenchanté. J'avis alors un petit enarade, grand amateur de musique, passionné pour les beaux chants et pour les belles voix. Nous allions ensemble aux théâtres lyriques, et nous revenions ensemble la nuit, le long des quais, bras dessus bras dessous, lui joyeux et plein d'enthousiasme, moi chagrin et le front baissé. Lorsqu'il me demandait pourquoi j'étais ainsi, je répondais par cette moitié de phrase devenue proverbiale entre nous : Ah ! si tu avais assisté l'an passé à un concert pour les pauvres qui s'est donné à Carpentras !... Et lui de m'interrompre et de rire à votre nom, ô ville éternellement chère, où j'entendis pour la première fois chanter cette âme mélodieuse qui n'est restée sur la terre, comme dans vos murs, que le temps de charmer le monde !

Découragé, j'avais pris le parti de m'en tenir au chant de mes souvenirs, et depuis quelques mois je n'accompagnais plus mon petit camarade dans ses excursions. L'hiver arriva ; c'était le premier que je subissais à Paris. Un jour, mon petit ami entra dans ma chambre, radieux et triomphant comme Christophe Colomb après la découverte de l'Amérique.

Il avait, lui aussi, pas plus tard que la veille, découvert un nouveau monde ; il avait découvert le théâtre Italien. L'enfant m'en raconta des merveilles, et m'assura qu'on pouvait s'y risquer, même après avoir assisté au concert pour les pauvres qui s'est donné à Carpentras. Je branlai la tête d'un air incrédule. Il insista, mais vainement ; je n'avais point de goût à de nouvelles expériences ; d'autres soins, d'autres lieux m'occupaient. Enfin, faut-il le dire ? j'étais jaloux pour la voix qui chantait dans mon cœur, jaloux comme un anant pour la voix de sa maîtresse, et je sentais que je souffrirais si je rencontrais sa rivale.

Dès lors il ne s'écoula guère de jours sans que mon petit dilettante revint à la charge. Tout les soirs de Bouffes, il arrivait passé minuit, s'asseyait sur le pied de mon lit, et Dieu sait tout ce qu'il me fallait essayer de pâmotions et d'enthousiasme. Plus d'une fois je fus tenté d'en agir avec lui, comme avec moi mon ami Jacques avait agi à Carpentras. Je dois convenir cependant qu'il avait fini par piquer un vif ma curiosité, et réveiller en moi la fibre musicale. Il me parlait surtout de deux reines du chant qui se partageaient la couronne ; je brûlais et je tremblais en même temps de les voir et de les entendre.

Un soir enfin (je m'en souviendrai toute ma vie), j'avais lu Othello sur l'affiche. L'un de ces brouillards compactes qui parfois enveloppent Paris comme un lincoln, j'allai m'ajouter à la file qui assiégeait la porte du théâtre Italien. Après une heure d'attente, sous la brume fine et glacée qui me transperçait jusqu'aux os, la file ondula lentement, comme les anneaux d'un serpent qui s'allonge. Je pénétrai un des premiers dans le sanctuaire ; disons mieux, je n'y pénétrai pas.

Je trouvai le temple envahi, et c'en fut sans peine que j'obtins la faveur d'un tabouret dans un couloir. Sur le coup de huit heures, je sentis un frisson passer sur toutes les âmes. Le rideau se leva, et tel était le religieux silence, que je pus entendre longtemps frémir les derniers accords de l'orchestre, qui s'élevèrent légers comme un nuage, plantèrent sur la foule immobile, et se brisèrent à la voûte comme l'onde émue contre la pierre du bassin qui l'enferme. Je ne voyais rien, mais tous les sons arrivaient jusqu'à moi. J'écoutais dans le ravissement, je croyais étouffer aux portes du ciel, et, je l'avoue, ingrat, j'oubliais Carpentras, quand tout d'un coup un mouvement se fit entendre dans la salle, et une triple bordée d'applaudissemens salua l'apparition de Desdemona.

Je cherchais du regard la jeune Vénitienne, mais un rempart vivant me caclait le théâtre et la scène. La foule était redevenue muette. Desdemona chanta. Aux premiers accens de cette claire voix, je tressaillis des pieds à la tête. Était-il vrai ? ne me trompais-je pas ? n'étais-je pas le jouet d'une illusion ? Était-ce bien la voix de mes rêves ? J'essayai de rompre le rempart qui me fermait l'entrée de la salle ; mais je l'essayai vainement, et je retombai sur mon siège.

J'hésitais, je doutais encore ; mais lorsque j'entendis la romance du *Saule*, je ne doutais plus, c'était elle. Après la chute du rideau,

je me jetai, par un effort désespéré, dans l'orchestre. Bientôt la toile se releva aux acclamations de l'assemblée qui rappelait Desdemona sur la scène ; Desdemona parut. La clarté des lumières vacilla au bruit de longs cris d'enthousiasme, les fleurs pleuvaient, les loges étincelaient de pierreries, les écharpes blanches et roses s'agitaient dans l'air embaumé. Simple et naïve dans son triomphe, je la reconnaissais bien ; c'était elle, c'était l'ange voyageur qui, parfois sur sa route, s'amusait à chanter pour les pauvres. Le nom qu'avait crié les loges et le parterre, je ne l'avais pas entendu.

— Monsieur, demandai-je à mon voisin, comment appelez-vous la cantatrice qui vient de remplir le rôle de Desdemona ?

Mon voisin me regarda d'un air curieux, comme si j'arrivais du Congo.

— Madame Malibran, me dit-il.

Hélas ! rien n'a pu attendre la mort inexorable, ni tant de génie uni à tant de grâce, ni l'amour du public, ni l'éclat de la gloire et de la beauté. C'est que la cruelle, comme l'a dit le vieux poète, s'est bouché les oreilles ; autrement elle n'eût point osé la frapper. Ah ! ne la plaignons pas. Elle a suc-ombé dans la fleur de ses jeunes années ; elle s'est ensevelie dans le luxe de tout son feuillage. Qui pourrait dire ce que la vie lui réservait ? Elle n'aura pas, comme d'autres, assisté à sa déchéance, ni vu pâlir son étoile, et sa couronne s'effeuiller. Elle n'aura connu ni les défections du talent, ni l'ingratitude de la foule, ni les trahisons de la célébrité. La mort lui a fait un printemps éternel, et les années qui nous vieilliront ne mettront point une ride à son front. Heureux donc ceux qui meurent ainsi, avant d'avoir suivi le convoi de leur jeunesse ! Ils sont des élus du Seigneur.

JULES SANDEAU.

Les landes.

1.

Quelques pas de Bordeaux, en cheminant au sud, on trouve les Landes ; on entend encore la rumeur qui sort du sein de la ville et l'on est dans un désert. C'est une étrange impression que celle que l'on éprouve, en passant tout à coup du bruit d'une ville populeuse dans le silence d'une morne solitude. Mais on dirait que l'orgueilleuse cité, pour dérober à ceux qui la visitent la vue du triste désert qui est à ses portes, a voulu élever entre elle et les landes un rideau de tout ce que la nature peut produire de plus ravissant. En effet, lorsqu'on sort de Bordeaux par la porte de Bayonne, on traverse une bande de terre d'une admirable végétation, et le contraste de sa richesse avec l'aridité des landes en est plus frappant.

Je passais par là un jour ; j'allais à Pissos et à Brocas, où m'appelait un service d'inspection des forges ; c'était au mois de mai ; je venais de parcourir les riches campagnes d'Agen et de Marmande couvertes de pruniers en fleurs, les fraîches rives de la Garonne ; ma tête était pleine d'images riantes, lorsque tout à coup l'aspect du pays changea ; j'entrai dans un désert triste comme la mort. Je ne vis plus devant moi qu'une vaste plaine d'une couleur terne comme la feuille sèche, cernée par une ligne noire que dessinaient à l'horizon des bois de pins, et ça et là quelques étalles perdues au loin dans cette immense solitude. Je retrouvais l'hiver, ou plutôt, à la vue de cette terre inanimée, de cette nature immobile, il me semblait que le soleil, en s'élevant au-dessus de cet horizon infini, ne pouvait féconder une terre qui n'offrait que l'image du vide et du

néant. En sortant du tumulte des grandes villes, c'est avec plaisir que d'ordinaire on entre dans le calme des champs ; il y a de la vie dans la campagne qui respire doucement en silence ; c'est un tableau qui rassérène l'âme. Mais la vue des Landes n'inspire ni une douce quiétude d'esprit, ni même cette mélancolie que l'on éprouve au milieu d'une solitude austère et sauvage.

Le ciel s'était couvert d'un voile gris et immobile ; mon cheval marchait péniblement sur une grande route droite, à peine tracée ; ses pieds s'enfonçaient dans un sable sali par une poussière impalpable d'argile ferrugineuse qui se répandait dans l'air, qui me prenait aux yeux, au nez, à la gorge ; après une lande rase, venait au bois de pins, puis la lande recommençait. Je ne rencontrai sur mon chemin qu'une ou deux charrettes attelées de bœufs qui marchaient avec une mortelle lenteur ; je ne vis que quelques chétifs troupeaux de moutons éparpillés dans ces passages sans limites, cherchant une maigre nourriture, et leurs pasteurs aux visages hâves, aux longs cheveux, montés sur leurs échasses, hâtes silencieux de cet affreux désert. Je comparais ces grands espaces vagues aux plaines incultes de l'Afrique, et bien que leur couleur n'eût point l'éclat de ces dernières, leur solitude me les rappelait. Une rencontre à laquelle je ne m'attendais pas, vint encore ajouter à la ressemblance. J'aperçus au loin une petite caravane pareille à celles que j'avais vues aux environs de Tunis. Je crus un instant être le jouet d'une illusion ; mais non ; c'était bien une troupe de cinq chameaux qui allaient porter du fer à Bordeaux, et s'avançaient en bramant, avec une sorte de tristesse. Je les atteignis au moment où ils arrivaient à la halte ; je les vis se coucher sur le sable de la route, en poussant des cris et des mugissements effroyables. Cette scène au milieu d'une vaste lande aurait pu transporter un instant l'imagination dans les déserts de l'Afrique ; mais l'illusion n'était pas complète ; il manquait au tableau les reflets du soleil d'Orient ; il manquait surtout le chamelier, le bédouin drapé magnifiquement avec ses haillons ; le conducteur des chameaux ici n'était qu'un vil bouvier ; la présence de ce paysan suffisait pour ôter à ce spectacle toute sa poésie. Plus tard j'ai revu les mêmes chameaux errer seuls dans les bois de pins de M. Lareillet, je les ai vus à travers les arbres passer à la file les uns des autres ; mais ils me paraissaient toujours inquiets ; on eût dit qu'ils cherchaient leur soleil en gémissant. Je crains que, dans leur captivité, sous un autre ciel que le leur, les femelles ne deviennent infécondes.

Après sept heures de marche, j'arrivai au bourg de Beliet, assez agréablement situé sur une colline verte ; mais là, comme ailleurs, tout était mort ; le silence des rues, l'absence totale des habitants, produisaient une impression plus pénible encore qu'au milieu des landes. Un télégraphe, placé au haut du clocher du bourg, agitait ses grands bras ; c'était la seule chose que je visse remuer autour de moi ; ce langage muet à travers ces grands espaces vides, ces signes incompréhensibles, ajoutaient quelque chose de mystérieux à la solitude du pays. Je pensais à l'agitation qu'ils allaient exciter dans les villes ; et, en présence de l'immobilité du désert au-dessus duquel passaient les nouvelles, je trouvais tout cela bien étrange. La nuit arriva, le télégraphe cessa de jouer. Alors, de divers points de la lande vinrent des hommes pâles et maigres, excédés de fatigues par les labeurs d'un sol ingrat, semblables aux

fantômes qu'amènent les ténèbres ; et il y eut pendant la soirée un peu de bruit dans le bourg.

Le lendemain matin, je poursuivis ma route. Pour arriver tout droit à mon but, je devais quitter le grand chemin et couper par la lande ; de toute nécessité il me fallait un guide. Je pris, pour m'accompagner, un jeune homme qui me parut être d'un grand sens, d'un esprit délic, mais dont la croyance aux sorciers des landes était sans borne. Chemin faisant, il me montra un endroit, très connu des Landais, où tous les sorciers et sorcières du pays tiennent leur sabbat. C'est une immense plaine, d'un sable fin et blanc ; on n'y aperçoit pas le plus petit brin d'herbe ; la bruyère elle-même n'y croît pas ; là, un voyageur sans guide s'égarerait ; s'il suit les traces des pieds des chevaux sur le sable, ces vestiges s'effacent tout à coup ; il marche au hasard dans ce désert, dont il ne voit pas la fin ; il est surpris par la nuit, et devient le jouet des lutins.

Pendant que mon jeune homme me débitait ces contes d'un sérieux assez plaisant, nous vîmes dans l'éloignement un homme monté sur des échasses, qui venait vers nous avec une vitesse prodigieuse ; les bâtons de ses échasses n'étant pas apparens à la distance où nous étions, on eût dit qu'il marchait sur la cime des bruyères. Dès que le guide l'aperçut, il devint silencieux et parut le regarder d'un air inquiet. Je lui adressai plusieurs fois la parole, il ne me répondit pas. L'homme aux échasses approchait rapidement. Il passa bientôt à pas de géant devant nous sans s'arrêter. Mon guide fut d'une politesse extrême à son égard.

— Bonjour, coureur, lui dit-il.

— Bonjour, répondit brusquement celui-ci.

— Bonne nouvelle ?

— Bonne pour le diable ; Aubry de la Teste va mourir.

Nous entendîmes à peine les derniers mots, le coureur était déjà loin. L'homme qui passait était le courrier du pays ; il portait ses messages avec une célérité surprenante, ce qui faisait dire dans la lande qu'il s'était donné au diable. Le fait est que je trouvai à ce messager de malheur quelque chose d'extraordinaire. Lorsqu'il eut disparu à l'horizon, mon guide recouvra la parole et me raconta son histoire. Le coureur était un sorcier ; monté sur ses échasses, il gagnait de vitesse le meilleur cheval ; lorsqu'en son chemin il rencontrait un cavalier, par la seule puissance de sa volonté il pouvait le fixer comme une statue de pierre au milieu de la lande. Il demeurait sur les bords de la Leyre, au milieu d'un fourré impraticable, dans une petite maison sans toit, d'où l'on entendait souvent la nuit sortir un grand bruit ; le lendemain de ces nuits de vacarme, il avait toujours le visage égratigné ; or, ce ne pouvait être qu'en se battant avec le diable qu'il attrapait ces égratignures, puisqu'il n'avait pas de femme. Durant tout le trajet de Beliet à Pissos, mon guide me parla de sorciers ; l'aspect morne du pays continuait à exercer sur moi son influence ; je me croyais dans une contrée inconnue, à mille lieues de la France ; je m'imprégnais peu à peu de cette poésie des Landes, qui n'est pas sans charme, mais dont la première impression me jeta dans une profonde langueur. Nous entrâmes dans Pissos, pour ainsi dire, sans le voir ; nous marchions encore sur une lande stérile, lorsque mon guide me dit que nous étions arrivés. Quelques maisons semblèrent sortir de derrière un monticule de sable ; c'était là ma destination ; je crus entrer dans un tombeau.

ARCHIVES
DU
QUÉBEC

ARCHIVES
DU
QUÉBEC

Je fus conduit à une auberge où, dans ma sombre humeur, je sus d'abord mauvais gré à un excellent jeune homme des politesses empressées qu'il me faisait. Je demandai une chambre dans laquelle je pusse me retirer, et là, je me livrai à toute la tristesse de mon âme. Le soir de mon arrivée, il faisait un peu froid ; je m'étais approché du feu de la grande cheminée de cuisine, autour de laquelle toute la famille s'était assise. Je n'avais dit que peu de mots jusque-là ; on gardait le silence. Tout à coup la porte de la maison s'ouvrit avec fracas, et un homme entra brusquement ; il portait une façon d'habit de fashionable tout rapiécé ; il s'avança la badine à la main, fit trois grands saluts avec une certaine grâce, et vint prendre place près du foyer. Je me mis à considérer cet homme, dont la vivacité et la maigreur étaient remarquables : il parlait avec quelque élégance et disait des choses moitié folles, moitié sensées ; il riait beaucoup, mais c'était d'un rire sardonique qui vous glaçait bien loin de vous communiquer la moindre gaieté ; les éclats de sa voix retentissaient seuls dans la maison, et aucune voix n'y répondait. Ce pauvre hère était un *philosophe*, il avait le travail en horreur ; dénué de tout, il ne voulait rien faire pour vivre. Il est impossible de concevoir comment il pouvait subsister ; il passait souvent la journée avec un seul morceau de pain grand comme la main ; il se disait l'homme libre par excellence ; il avait joui de quelque aisance ; mais, prétendant s'affranchir de tout devoir envers la société, il avait déserté plusieurs fois les drapeaux sous l'empire, et sa petite fortune s'était dissipée dans cette lutte opiniâtre avec le gouvernement d'alors. Il lui restait une seule chambre où, tant bien que mal, il était abrité du vent et de la pluie, et pour tout meuble dans cette chambre, une armoire renversée à terre, qui lui servait de table et de siège dans le jour, dans laquelle il se couchait la nuit sur un peu de paille, ayant la faculté d'en fermer sur lui les battants pendant l'hiver.

Les huit premiers jours que je passai à Pissos furent pour moi d'un ennui mortel ; ma seule distraction était d'aller à la forge où l'on faisait nos bombes, et d'assister au oulage de la fonte. C'est un curieux spectacle, la nuit, de voir les fondeurs armés de longues barres de fer attaquer dans l'ombre le haut fourneau : tout à coup une vive lumière sort du creuset et se répand dans la salle ; au moment où les fondeurs brassent la fonte avec leurs longues barres, elle jette une clarté si éblouissante qu'on ne peut pas la regarder ; les diverses poses de ces hommes se dessinent alors avec d'admirables effets de lumière.

Par une contradiction bizarre, la vie monotone que je menais à Pissos, commença bientôt à me plaire. Mes hommes étaient de braves gens, simples, prévenants, d'une humeur égale et tranquille ; leurs croyances naïves, les traditions superstitieuses du pays finirent par m'intéresser au dernier point. Je fis la connaissance de quelques personnes aimables : du juge de paix, du notaire et du curé, hommes d'un vrai mérite, que je n'aurais jamais cru trouver enfouis dans les sables. Un mot du curé, que je me rappelle, peut servir à faire juger de son tour d'esprit, et me fournit l'occasion de donner un détail des mœurs de Pissos.

Les jeunes filles de la lande viennent le dimanche à la paroisse entendre la messe et les vêpres. Dans l'intervalle des deux offices, elles vont boire du vin au cabaret. Je trouvais cette coutume honteuse pour des jeunes

filles, et je m'avisai de dire un jour au curé qu'il vaudrait beaucoup mieux qu'elles allussent danser.

— Mon Dieu ! monsieur, me répondit-il, si elles dansaient, elles boiraient encore davantage.

La réponse était logique, je n'eus plus rien à répondre. Peu à peu je m'habituai si bien aux mœurs et à l'aspect du pays, que lorsque je quittai Pissos je le regrettai.

Dans le courant du mois de juillet, ayant terminé ma réception de projectiles à la forge de Pissos, je partis pour Brocas. J'avais sept grandes lieues de bruyères et de pignadas à parcourir ; je voulus jouir du plaisir de me trouver sans guide au milieu de cette solitude ; je me contentai de prendre quelques renseignements, et je partis par une belle matinée. On s'égarait avec une facilité étonnante dans les landes ; on rencontre une foule de sentiers battus qui se croisent ; c'est un vain qu'on a le sentiment de la direction que l'on doit suivre, on se détourne insensiblement, et l'on est bientôt rejeté loin du but qu'on veut atteindre. J'espérais m'orienter au moyen du soleil ; je comptais sur la connaissance que je pouvais avoir des quatre points cardinaux ; mais au bout de deux heures, je me perdis dans un bois dont je ne voyais plus l'issue. Alors j'allai sans règle, à droite et à gauche, plein d'inquiétude, et m'égarant de plus en plus. Le terrain était accidenté ; je montais ; je descendais, je tournais sans cesse, et souvent, après avoir marché dix minutes, je revenais au même point ; enfin, je ne sais comment cela se fit, je me trouvai sur les bords de la Leyre, pensant en être à plus d'une lieue. Je me crus sauvé néanmoins, comptant pouvoir remonter son cours ; mais il n'y avait aucun chemin sur la rive ; pour m'en frayer un, je m'enfonçai au milieu des arbustes et des broussailles, dont je ne pouvais plus me débarrasser. Dans cette position, j'entendis un bruit de clochettes ; j'espérais apercevoir quelque pasteur faisant paître ses vaches ; je regardai de tous côtés, je ne vis rien ; j'appelai, l'écho de la rive escarpée me répondit seul, et cependant j'entendais toujours le bruit perfide des clochettes. Après avoir attendu inutilement une demi-heure, il me fallut de toute nécessité revenir sur mes pas ; mais ce ne fut pas sans peine que je rentrai dans le bois de pins, plus désorienté que jamais. Je lançai mon cheval au galop, et je me mis à courir à l'aventure. Il était midi, le soleil dardait sur le bois dénué de feuillage, les arbres étaient ruisselants de résine, les cigales faisaient un bruit assourdissant, leur chant aigre et continu semblait me poursuivre avec ironie.

Après avoir couru au hasard pendant plus de deux heures, je sortis enfin du pignada et je vis devant moi, au milieu d'une vaste lande, un petit quartier composé de trois ou quatre maisons éparses, entourées de quelques arbres ; je me dirigeai vers la maison la plus proche, et je m'arrêtai à quelques pas de la porte, à l'ombre d'un beau chêne. Un homme de soixante ans environ sortit de la maison et vint m'inviter, avec cette grâce du cœur que ne donne pas l'éducation, à entrer chez lui. La petite maison blanche était fort attrayante, l'air honnête du Landais me prévenait en sa faveur ; mais ce qui eut plus d'attrait pour moi encore, et ce qui me décida à accepter son offre, ce fut la vue d'une grande et jolie fille qui apparut sur le seuil de la porte pendant qu'il me parlait. J'entrai ; l'intérieur de la maison respirait, comme l'extérieur, une certaine aisance et une grande propreté ; une table de sapin bien lavée était au milieu de la chambre et invitait à s'asseoir

autour. Mais quelle fut ma surprise de voir suspendue à la cheminée, à côté d'une image de la sainte Vierge, une croix d'honneur couronnée d'un crêpe noir ! Cette croix jetait sur tous les objets de cette chambre un reflet qui en rehaussait singulièrement le prix à mes yeux. Cet homme, pensai-je en regardant mon hôte plus attentivement, dont l'extérieur est si simple et si franc, serait donc un vieux soldat ? Mais ce crêpe, que voulait-il dire ? J'allai tout droit à la cheminée.

— Cette croix ? m'écriai-je.

— C'est celle de mon fils, me répondit le Landais, sans me donner le temps d'achever.

Il poussa un soupir si triste, qu'il m'ôtait l'envie de continuer.

Je m'assis à sa table et je parlai d'autre chose. Je lui demandai si j'étais bien loin de Brocas ; j'appris que, quoique je me fusse trop jeté sur la droite, je m'en étais néanmoins rapproché.

Pendant que nous entrions ainsi en conversation, la jeune fille nous apporta de l'eau fraîche et du vin ; lorsqu'elle eut fini de nous servir, elle s'assit sur le seuil de la porte et nous écouta parler, le bras appuyé sur un de ses genoux, la tête penchée, dans une attitude ravissante. Je bus à la santé de mon hôte ; mais lorsque je voulus boire à la mémoire de son fils, je vis deux grosses larmes rouler de ses yeux et tomber dans son verre ; il les but avec amertume.

La chaleur était un peu passée ; je remerciai mon hôte de son aimable hospitalité, et je remontai à cheval. En lui disant adieu et lui tendant la main :

— Votre douleur me touche vivement, lui dis-je, mais la mort glorieuse de votre fils devrait moins vous affliger ? A quelle bataille est-il mort ?

Il ne put plus alors retenir ses larmes ; les sanglots étouffèrent sa voix ; il me dit quelques mots que je n'entendis pas ; il porta ses mains à son front chauve avec un désespoir déchirant et rentra dans sa maison.

Quel est cet homme ? pensai-je en cheminant. Quelle peut être la cause de cette noble et grande douleur ?

En rêvant à ce dont j'avais été témoin, je fus surpris par la nuit au milieu d'une lande ; mais j'aperçus les flammes du haut-fourneau de Brocas, semblable à un grand phare élevé sur une côte ; elles me servirent de guide, et j'arrivai bientôt à bon port.

Le lendemain, un des convives de M. Adolphe Lareillet me raconta l'histoire que je désirais connaître, et à peu près en ces termes :

— Ce que vous me demandez, me dit-il, est la simple histoire d'un pasteur des Landes ; c'est une sorte d'épique qui ne vous intéressera guère si vous aimez les romans parisiens. Nous sommes bien loin de Paris, ici, et toute histoire du pays reflète quelque chose des mœurs pastorales.

Michel, c'est ainsi que s'appelait le fils de l'honnête Landais que vous avez vu, était pasteur. Son père possédait une petite métairie dans un de ces verdoyants quartiers épars au milieu des terres incultes, comme les riches oasis dans les déserts de l'Afrique. Michel gardait un troupeau loin du toit paternel, perdu dans une vaste lande, n'ayant pour abriter sa tête que la pauvre étable de son troupeau. Dans sa plus tendre enfance, il avait eu pour unique compagne une vache bretonne ; il la conduisait au pâturage, et l'animal reconnaissant le réchauffait la nuit de son haleine. Mais lorsqu'il eut acquis assez de force pour se tenir sur ses hautes

échasses, pour franchir avec elles la bruyère, traverser les marais et les sables mouvans, il échangea sa vache contre un troupeau de deux cents brebis. Libre alors comme l'air au milieu de ses pâturages sans limites, Michel se trouvait heureux.

L'existence si simple des pasteurs vous paraît triste. Un peu de mélancolie se peint bien dans leurs yeux, mais ce n'est point chez eux un signe d'ennui. Ceux qui vivent dans les grandes solitudes ont toujours quelque chose de vague et de rêveur empreint sur leurs traits, expression de tristesse pour les hommes frivoles. Qu'un voyageur traverse avec toute la vitesse de son cheval les plaines incultes des Landes, il ne sera frappé que de la stérilité de la terre et de la misère de ses habitans. D'où vient, pourtant, que le pasteur des Landes est, de tous les hommes, celui qui tient le plus à son pays? Quels liens invisibles l'attachent à sa triste existence? Les guerres de l'Empire ont arraché les jeunes hommes de France à toutes les conditions de la société; tous ont trouvé un charme irrésistible dans une vie aventureuse semée de dangers et de gloire, tous, excepté les pasteurs des Landes. On les a vus regretter leurs déserts, abandonner leurs drapeaux pour les revoir, ou mourir loin d'eux de langueur. La vue de l'infini a pour l'homme un attrait puissant: la vaste étendue des bruyères plaît aux pasteurs des Landes, comme l'immensité de la mer plaît aux habitans des côtes, comme les plaines de sable sans bornes plaisent aux Arabes. Les éternelles beautés de ces solitudes se révèlent surtout aux yeux qui les contemplent dès l'enfance. Mais la contrée des Landes n'offre pas seulement à ses habitans ces magnifiques spectacles qui participent de l'infini: la campagne n'est pas toujours aride, elle se couvre de roses, et exhale, après les nuits sercines, une odeur de miel qui embaume; l'alouette, qui aime les grandes plaines, s'élève en chantant et plane sans crainte au-dessus de la bruyère fleurie; les pins sont ornés de plumets flexibles, et secouent, avec la brise, de balsamiques senteurs; bientôt la cigale diaphane éclot sous un rayon de soleil. Les merveilleux effets du mirage qui crée des villes fantastiques, les météores qui traçent dans l'air des sillons lumineux, les feux follets qui, dans une belle nuit d'été, voltigent sur la bruyère, tous ces phénomènes d'un ciel ardent, peuplent les landes d'esprits errans et surnaturels, et forment pour les pasteurs cette poésie qui charme leur imagination et les attache à leur pays.

Michel était un grand beau et jeune homme; ses longs cheveux noirs, qui, selon la coutume des Landes, tombaient en boucles sur ses épaules, auraient orné la tête d'une jolie fille. La facilité de son humeur, la franchise de son sourire, la douceur de ses yeux, vous eussent gagné le cœur. Tous les dimanches, la lande où il faisait paître son troupeau était traversée par des troupes de jeunes filles qui, des *quartiers* voisins, allaient entendre la messe à Pissos. Les voir passer, leur sourire, était pour Michel un vrai bonheur. Il avait un talent qui le recommandait auprès des jeunes Landaises: il travaillait très artistement la corne, et faisait avec cette substance de jolis objets, tels qu'étuis et boîtes, qu'il distribuait quelquefois, le dimanche, à celles qui passaient. Aussi Michel était-il connu dans une grande partie des Landes; toutes les jeunes filles l'aimaient à cause de ses petits cadeaux; beaucoup pour son air si bon et sa jolie figure. D'ailleurs, Michel n'était pas un garçon à dédaigner: le troupeau qu'il gardait appar-

fennait à son père et dépendait d'une belle métairie. Quant à lui, il n'avait pas encore fait son choix parmi toutes ces jeunes filles. Dès qu'elles paraissaient au loin, il allait se placer sur leur passage; il languissait si elles ne venaient pas; il rêvait d'elles la nuit sur sa couche de paille; il les aimait toutes, ou plutôt il n'aimait pas. Le jour de la saint Pierre, jour de la fête de Pissos, Michel les vit venir de loin avec leurs robes blanches, courant et folâtrant sur la lande comme une troupe de fées. Jamais il ne les avait vues aussi fraîchement parées, jamais, à leur approche, il n'avait senti une émotion si vive. Pour les retenir ce jour-là plus longtemps, il fit une grande distribution d'étuis et de boîtes, mais il était si troublé qu'il ne savait ce qu'il faisait; il avait perdu son sang-froid et son autorité ordinaires: il fut bien vite pillé. Lorsqu'il ne lui restait plus rien, il s'aperçut qu'une jolie fille qu'il n'avait jamais vue, plus élégamment vêtue que ses compagnes, une charmante enfant, timide et modeste, qui se tenait à l'écart et levait ses grands yeux vers lui en souriant, n'avait rien en: ce fut à celle-là qu'il donna son cœur. Dès lors il devint muet et pensif, les yeux fixés sur la jolie Landaise. — Qu'est-ce que tu as aujourd'hui? lui demandaient les autres. Pourquoi ne parles-tu pas? Il ne prononça plus une parole. Les jeunes filles partirent; toutes lui dirent adieu plusieurs fois de loin: seule, la jolie enfant s'éloigna sans détourner sa tête. Michel, cependant, ne voyait plus qu'elle, ses yeux la suivirent jusqu'à ce qu'elle se fut effacée dans l'éloignement. Cette fois, il était atteint au plus profond de son cœur. Il s'assit sans force sur le sable, regardant toujours le chemin qu'elle avait parcouru et l'espace où elle venait de disparaître.

Les orages sont fréquens dans les Landes: après une journée de chaleur, il est rare qu'on n'entende pas le soir gronder le tonnerre. Peu à peu le soleil pâlit; vous ne voyez encore rien dans le ciel, et cependant l'atmosphère est pesante, vous sentez que se prépare une tourmente au-dessus de votre tête. Bientôt une vapeur blanchâtre se condense à l'horizon, roule lentement et s'amoncelle comme une armée qui rassemble ses masses pour une vive attaque. C'est sur un bois de pins que fond d'ordinaire l'orage. Le signal est donné par les siffemens d'un vent impétueux; les pins agitent leur tête altière en mugissant, et semblent braver la tempête. La lutte, quelquefois, finit par l'incendie du bois; un arbre frappé de la foudre s'enflamme; un brandon que chasse le vent fait l'effet, dans ce bois résineux, d'une étincelle sur une traînée de poudre; le toc-in sonne bientôt à dix lieues à la ronde; les populations effrayées accourent; mais souvent tout secours humain est impuissant, et un immense incendie éclaire dans la lande un peuple immobile et consterné.

Michel voyait avec inquiétude un orage se former, car il pensait que les jeunes filles, qui devaient repasser par la lande, prendraient une autre route plus habitée, où elles trouveraient à se mettre à l'abri de la pluie. Déjà l'éclair sillonnait la nue, le tonnerre se faisait entendre; les pasteurs se hâtaient de gagner leurs étables; mais Michel avait beau regarder, il ne voyait que des troupeaux courir à travers la lande. L'orage passa sur sa tête; il commençait à pleuvoir, et il restait immobile les yeux fixés au loin; il désespérait même de voir passer les jeunes filles qu'il attendait, mais il ne bougeait pas, insensible à la pluie qui, bientôt, tomba par torrens.

J.-L. LUGAN.

(La suite à un prochain numéro.)

Buffon.

HISTOIRE DE SES TRAVAUX ET DE SES IDÉES.

Buffon, pour écrire l'histoire générale de la nature, commence par les faits qui sont à l'origine et à la base de toute cette histoire: il s'occupe d'abord de la terre, théâtre des scènes qu'il décrira plus tard, demeure et nourrice des êtres qu'il fera passer sous nos yeux:

“L'histoire générale de la terre, dit-il, doit précéder l'histoire particulière de ses productions; et les détails des faits singuliers de la vie et des mœurs des animaux, ou de la culture et de la végétation des plantes, appartiennent peut-être moins à l'histoire naturelle que les résultats généraux des observations qu'on a faites sur les différentes matières qui composent le globe terrestre, sur les éminences, sur les inégalités de sa forme, sur le mouvement des mers, sur la direction des montagnes, sur la position des carrières, sur les effets des courants de la mer; etc. Ceci est la nature en grand.”

Buffon entre en carrière par la *Théorie de la Terre*, qui parut en 1749 et produisit une immense sensation. Trente ans plus tard, en 1778, il couronna son œuvre par les *Époques de la Nature*; ce fut son testament scientifique et littéraire: nous y trouvons la somme de ses conceptions les plus hautes, le dernier mot de ses études, et les plus belles couleurs de sa palette. “De tous les ouvrages du dix-huitième siècle, dit avec raison M. Flourens, c'est peut-être celui qui a le plus élevé l'imagination des hommes.”

Au moment où parut la *Théorie de la Terre*, l'histoire du globe était, comme le globe lui-même à son origine, un amas confus de matériaux; les vrais faits et les faits supposés formaient un véritable chaos; on proposait avec la même confiance une hypothèse et une théorie. “On a mêlé, disait à ce sujet Buffon, la fable à la physique.” Il les sépara; il essaya de rendre à chaque chose sa place; et s'il se permit lui-même d'avancer bien des conjectures, du moins les donna-t-il pour ce qu'elles étaient. Je demandai cependant à M. Flourens la permission d'être un peu moins sévère que lui à l'égard des idées que possédaient les devanciers et les contemporains de Buffon sur l'histoire de la surface du sol, seule partie de la planète dont celui-ci s'occupe dans sa *Théorie de la Terre*. N'oublions pas qu'en 1580, Paliass avait déjà émis des idées fort justes sur les fossiles, et avait été jusqu'à comprendre que leur origine remonte à des époques diverses: que Sténon, en 1669, établit des comparaisons heureuses entre les fossiles et les êtres actuels, qu'il parla avec beaucoup de sens des couches du sol, de leur position d'abord horizontale, puis plus ou moins dérangée, enfin des alternatives d'avalanchissement et de la retraite de la mer. Rappelerez-vous la fin du dix-septième siècle aussi, sans parler de Leibnitz, dont l'ouvrage (*Prologa*) renferme plus d'une vérité à côté de ses hypothèses, l'Anglais Hooke écrivait un passage remarquable qui pose la question géologique, et qui rappelle par les idées le beau début du *Discours sur les révolutions de la surface du Globe*.

“Quelque trivial que puisse paraître à certaines personnes un objet tel qu'une coquille pourrie, de pareils monuments de la Nature n'en présentent pas moins des témoignages d'antiquité plus authentiques que des pièces de monnaie ou des médailles; celles-ci pouvant très-bien, de même que les livres, les manuscrits et les inscriptions, être imitées par l'art et le dessin, ainsi que tous les savants tiennent aujourd'hui pour certain que cela s'est souvent pratiqué. D'un autre côté, il faut bien convenir que la lecture des archives de la Nature et les travaux nécessaires pour parvenir à en extraire

une chronologie et à établir la durée des périodes pendant lesquelles tels changemens et telles catastrophes se sont accomplis, forment une tâche qui, bien qu'elle ne soit pas impossible, est du moins très-difficile."

Enfin, au dix-huitième siècle, plusieurs savans, surtout en Italie, ont écrit des pages d'une grande sagesse et proposé des vues théoriques qui sont demeurées; tels furent, entre autres, Valliancri et Moro, ardens adversaires des spéculations ultra-bibliques et forcées de Burnet, Woodward, etc. Moro vit le parti qu'on pourrait tirer des phénomènes volcaniques pour l'explication de beaucoup de faits; mais il exagéra cette tendance platonicienne, comme nous allons voir que Buffon exagéra à son tour l'action neptunienne dans sa *Théorie de la Terre*. Mais avant de revenir sur les traces de M. Florens, qu'on me permette de prendre le travail original, de jeter les yeux sur ses premières pages; avant d'apprécier le théoricien, voyons l'observateur; admirons sa manière d'aborder les questions, de voir la nature, d'éclaircir et de faire valoir le tableau, d'en coordonner les détails.

"Ce globe immense, dit Buffon, nous offre à sa surface des hauteurs, des profondeurs, des plaines, des mers, des marais, des fleuves, des cavernes, des gouffres, des volcans, et à la première inspection nous ne découvrons en tout cela aucune régularité, aucun ordre. Si nous pénétrons dans son intérieur, nous y trouvons des métaux, des minéraux, des pierres, des bitumes, des sables, des terres, des eaux et des matières de toute espèce, placées comme au hasard sans aucune règle apparente. En examinant avec plus d'attention, nous voyons des montagnes affaissées, des rochers fendus et brisés, des contrées engouties, des îles nouvelles, des terrains submergés, des cavernes comblées; nous trouvons des matières pesantes souvent posées sur des matières légères, des corps durs environnés de substances molles, des choses sèches, humides, chaudes, froides, solides, friables, toutes mêlées et dans une espèce de confusion qui ne nous présente d'autre image que celle d'un amas de débris et d'un monde en ruines.

"Cependant nous habitons ces ruines avec une entière sécurité; les générations d'hommes, d'animaux, de plantes, se succèdent sans interruption; la terre suffit abondamment à leur subsistance; la mer a des limites et des lois; ses mouvemens y sont assujettis; l'air a des courans réglés; les saisons ont leurs retours périodiques et certains; la verdure n'a jamais manqué de succéder aux frimats; tout nous paraît être dans l'ordre; la terre qui tout à l'heure n'était qu'un chaos, est un séjour délicieux où régne le calme et l'harmonie, où tout est animé et conduit avec une puissance et une intelligence qui nous remplissent d'admiration et nous élèvent jusqu'au créateur.

"Ne nous pressons donc pas de prononcer sur l'irrégularité que nous voyons à la surface de la terre, et sur le désordre apparent qui se trouve à son intérieur; car nous en reconnaitrions bientôt l'utilité, et même la nécessité; en y faisant plus attention, nous y trouverons peut-être un ordre que nous ne soupçonnions pas, et des rapports généraux que nous n'apercevions pas au premier coup d'œil. A la vérité, nos connaissances à cet égard seront toujours bornées; nous ne connaissons pas encore la surface entière du globe; nous ignorons en partie ce qui se trouve au fond des mers; il y en a dont nous n'avons pas pu sonder les profondeurs; nous ne pouvons pénétrer que dans l'écorce de la terre, et les plus grandes cavités, les mines les plus profondes ne descendent pas à la huit millièmième partie de son diamètre; nous ne pouvons donc juger que de

la couche extérieure et presque superficielle, l'intérieur de la masse nous est entièrement inconnu.

"Il faut donc nous borner à examiner et à décrire la surface de la terre et la petite épaisseur intérieure dans laquelle nous avons pénétré. La première chose qui se présente, c'est l'immense quantité d'eau qui couvre la plus grande partie du globe; ces eaux occupent toujours les parties les plus basses; elles sont toujours de niveau, et elles tendent perpétuellement à l'équilibre et au repos; cependant nous les voyons agitées par une forte puissance, qui, s'opposant à la tranquillité de cet élément, lui imprime un mouvement périodique et réglé, soulève et abaisse alternativement les flots, et fait un balancement de la masse totale des mers en les remuant jusqu'à la plus grande profondeur. Nous savons que ce mouvement est de tous les temps, et qu'il durera autant que la lune et le soleil qui en sont les causes.

"Considérant ensuite le fond de la mer, nous y remarquons autant d'inégalités que sur surface de la terre; nous y trouvons des hauteurs, des vallées, des plaines, des profondeurs, des rochers, des terrains de toute espèce; nous voyons que toutes les îles ne sont que des sommets de vastes montagnes, dont le pied et les racines sont couverts de l'élément liquide; nous y trouvons d'autres sommets de montagnes, qui sont presque à fleur d'eau; nous y remarquons des courans rapides qui semblent se soustraire au mouvement général; on les voit se porter quelquefois constamment dans la même direction, quelquefois rétrograder et ne jamais excéder leurs limites, qui paraissent aussi invariables que celles qui bornent les efforts des fleuves de la terre. Là sont ces contrées orageuses où les vents en fureur précipitent la tempête, où la mer et le ciel, également agités, se choquent et se confondent; ici sont des mouvemens intesfins, des bouillonnemens, des trombes et des agitations extraordinaires causées par des volcans dont la bouche submergée vomit le feu du sein des ondes, et pousse jusqu'aux nues une épaisse vapeur mêlée d'eau, de soufre et de bitume. Plus loin je vois ces gouffres dans on n'ose approcher, qui semblent attirer les vaisseaux pour les engoutir; au delà j'aperçois ces vastes plaines toujours calmes et tranquilles, mais tout aussi dangereuses, où les vents n'ont jamais exercé leur empire, où l'art du nautonier devient inutile, où il faut rester et périr; enfin, portant mes yeux jusqu'aux extrémités du globe, je vois ces glaces énormes qui se détachent des continents des pôles, et viennent, comme des montagnes flottantes, voyager et se fondre jusque dans les régions tempérées.

"Voilà les principaux objets que nous offre le vaste empire de la mer. Des milliers d'habitans de différentes espèces en peuplent toute l'étendue: les uns couverts d'écailles légères, en traversant avec rapidité les différens pays; d'autres, chargés d'une épaisse coquille, se traînent pesamment et marquent avec lenteur leur route sur le sable; d'autres, à qui la Nature a donné des nageoires en forme d'ailes, s'en servent pour s'élever et se soutenir dans les airs; d'autres enfin, à qui tout mouvement a été refusé, croissent et vivent attachés aux rochers: tous trouvent dans cet élément leur pâture. Le fond de la mer produit abondamment des plantes, des mousses et des végétations encore plus singulières; le terrain de la mer est de sable, de gravier, souvent de vase, quelquefois de terre ferme, de coquillages, de rochers, et partout il ressemble à la terre que nous habitons. Voyageons maintenant sur la partie sèche du globe: quelle différence prodigieuse entre les climats! quelle variété de terrains! quelle

inégalité de niveau! Mais observons exactement, et nous reconnaitrons que les grandes chaînes de montagnes se trouvent plus voisines de l'équateur que des pôles; que dans l'ancien continent, elles s'étendent d'Orient en Occident, beaucoup plus que du Nord au Sud; et que dans le nouveau monde elles s'étendent au contraire, du Nord au Sud, beaucoup plus que d'Orient en Occident. Mais ce qu'il y a de très remarquable, c'est que la forme de ces montagnes et de leurs contours qui paraissent absolument irréguliers, ont cependant des directions suivies et correspondantes entre elles, en sorte que les angles saillans d'une montagne se trouvent toujours opposés aux angles rentrants de la montagne voisine, qui en est séparée par un vallon ou par une profondeur. J'observe aussi que les collines opposées ont toujours à très peu de chose près la même hauteur et qu'en général les montagnes occupent le milieu des continents, et partagent dans sa plus grande longueur les îles, les promontoires et les autres terres avancées."

Trois faits principaux frappent Buffon quand il porte ses regards sur la constitution de l'écorce du globe. Il voit d'abord des coquilles et d'autres productions marines répandues sur toute l'étendue de la terre. Il croit voir ensuite que les matières qui composent le sol sont toujours disposées par couches horizontales et parallèles. Enfin, il constate que les angles saillans d'une montagne sont toujours opposés aux angles rentrants de la montagne voisine, qui en est séparée par un vallon ou par une profondeur. Le premier de ces faits, la présence des corps marins dans les couches de nos continents, et jusque sur nos montagnes, prouve à Buffon que la mer a couvert toute la terre. La disposition horizontale et parallèle des couches lui indique des dépôts successifs formés par les eaux; et les angles des montagnes, les formes des vallées sont enfin à ses yeux d'autres résultats, d'autres indices de l'action du même élément; les courans de la mer en seraient la cause. Le sol que nous foulons, ses couches, les accidens de sa surface, sont l'ouvrage de l'eau: telle est donc la conclusion générale à laquelle Buffon se trouve conduit. Si cette théorie, toute neptunienne, peut être reprochée à Buffon comme incomplète et exclusive, c'est aux faits qui lui servent de base qu'il faut s'en prendre: les faits acceptés tels qu'il les voyait, la théorie en découle irrésistiblement. Il est néanmoins remarquable que Buffon qui, dans son *Système* sur les origines des planètes, voyait dans notre globe, une matière incandescente détachée du soleil et refroidie, ne fasse jouer qu'un rôle insignifiant au feu central dans sa théorie; celle-ci ne nous parle, il est vrai, que de la partie la plus superficielle de la Terre, mais tout est ici l'ouvrage des eaux.

Plus tard, Buffon, mieux informé sur les faits, reconnut qu'il y a des terrains sans fossiles, des couches qui ne sont ni dans le sens de l'horizon, ni parallèles aux autres, et sa théorie se modifia. Ce fut alors qu'il écrivit ses *Époques de la Nature*. Avant d'aborder ce bel ouvrage, remarquons avec M. Florens que l'esprit des théories de Buffon est celui qui semble prévaloir aujourd'hui, en opposition aux tendances dont Cuvier a été le plus illustre représentant. Buffon, comme avant lui Valisneri, veut qu'on cherche l'explication des faits géologiques dans l'action ordinaire de la nature; il ne veut que des causes ordinaires, des opérations constantes, des effets qui arrivent tous les jours; le flux et le reflux de la mer, les courans, les vents, les pluies, les fleuves, les torrens, etc., tels sont

les agents qui figurent dans sa *Théorie de la Terre*. M. Cuvier, au contraire, supposait que notre globe avait subi l'action de plusieurs causes extraordinaires.

« C'est en vain, dit-il, que l'on cherche dans les forces qui agissent maintenant à la surface de la terre, des causes suffisantes pour produire des révolutions et des catastrophes dont son enveloppe nous montre les traces... le fil des opérations est rompu, la marche de la nature est changée, et aucun des agents qu'elle emploie ne lui aurait suffi pour produire ses anciens ouvrages.

Cette manière de voir qui était celle de Deluc et de bien d'autres, caractérise une école géologique, représentée aujourd'hui par plus d'un nom illustre. Mais l'illustration n'a pas manqué non plus à la thèse opposée, depuis Buffon; je ne puis en citer de meilleure preuve que le nom de M. Lyell.

Dans sa *Théorie*, Buffon n'avait vu que *terre ouvrage des eaux*, qu'une époque, et il avait vu celle-ci d'une manière partielle. Dans son *Système*, il n'avait considéré qu'une autre époque, celle de la *terre ouvrage du feu*. La *Théorie* et le *Système* nous offraient les deux termes extrêmes d'une histoire: l'un, avec le caractère de la spéculation, l'autre, avec celui de l'observation généralisée. Dans les *Epoques de la Nature*, le grand naturaliste rallie ces deux anneaux intermédiaires; il complète la série des phases de formation par laquelle, selon lui, notre terre a passée pour arriver à son état actuel.

Partant des faits que lui fournissent la géographie physique, la géologie et la connaissance des fossiles, dans la mesure à laquelle ces sciences étaient parvenues. Buffon admet que notre globe a passé par six états différents, avant d'arriver à son âge humain, qui est le septième.

Le premier de ces états, la première époque de la nature, fut une époque de fluidité et d'incandescence démontrée par bien des faits, et entre autres par la chaleur centrale et par la forme de la Terre, renflée à l'équateur, où à la force centrifuge et son maximum, aplatie aux pôles où cette force a sa moindre énergie. Après cet âge vient celui du refroidissement et de la consolidation. A une troisième époque, la mer couvrit toute la surface du sphéroïde. Elle en abandonna une partie pendant la quatrième, laissant partout, en témoignage de sa présence, la multitude des coquilles fossiles et les rochers qui les renferment. Les ossements enfouis d'éléphants, d'hippopotames, que l'on trouve dans les terres du Nord, aussi bien que dans celles du midi, sont les indices d'une cinquième époque, pendant laquelle les continents furent peuplés par ces animaux. Mais ces grands mammifères et bien d'autres se retrouvent dans le nouveau monde, aussi bien que dans l'ancien; à cette cinquième époque, les deux grands continents étaient donc réunis. Une sixième suivit qui fut celle de leur séparation. L'homme n'a pas été témoin de ces grandes scènes; il appartient à une époque postérieure, à la septième. « Nous sommes persuadés, indépendamment de l'autorité des livres sacrés, dit Buffon, que l'homme a été créé le dernier, et qu'il n'est venu prendre le sceptre de la terre que lorsqu'elle s'est trouvée digne de son empire.»

Les géologues modernes auraient beaucoup à reprendre dans cette division des âges du monde; le rôle de la mer n'y est apprécié que d'une manière très-générale; celui des actions souterraines est encore plus méconnu. Mais si Buffon n'a vu qu'un grand, il a vu cependant ce que de son temps le génie

seul pouvait voir. D'Alembert dit très bien de Descartes: « que s'il s'est trompé sur les lois du mouvement, il a du moins deviné le premier qu'il devait y en avoir. » On peut en dire autant de Buffon. Il a vu, remarque M. Flourens, que l'histoire de la nature avait ses époques, comme celle des hommes: là est la *vue de l'esprit*, la vue du génie, et il a laissé à ses successeurs le soin de déterminer ces époques avec précision. — Je le répète, disnit-il lui-même, c'est à regret que je quitte ces objets intéressants, ces précieux monuments de la vieille nature, que ma propre vieillesse, ne me laisse pas le temps d'examiner assez pour en tirer les conséquences que j'entrevois. » Buffon avait entrevu, en effet, le parti qu'on tirerait des fossiles pour une détermination plus précise des âges de formation du sol; il avait déjà appuyé sur le fait des espèces perdues, d'une création animale antérieure à la notre. Mais il n'avait pas pénétré jusqu'à la distinction des formations successives que nous révèlent de nombreux déplacements des mers, il ne voyait en réalité que deux grandes périodes dans la constitution de la croûte terrestre; celle du premier refroidissement de la matière incandescente, et celle d'un grand dépôt maritime laissé plus tard à découvert. Après la première de ces phases, Buffon ne fait plus intervenir dans les modifications du relief de notre planète l'énorme masse fondue et mobile qui s'agit sous la mince enveloppe du sol. Après les premières montagnes, produites selon lui par les accidents naturels du refroidissement, Buffon attribue tout à l'action des eaux, qui, elles aussi, formèrent à leur tour des montagnes et des vallées, des lieux hauts et des terres basses. Les volcans n'avaient pas été compris par le grand naturaliste comme ils le sont aujourd'hui, et ne l'avaient pas mis sur la voie d'une théorie générale à l'égard des soulèvements et des affaissements partiels de l'écorce du globe. Or, c'est en associant les actions souterraines dont nos volcans et les tremblements de terre nous montrent aujourd'hui les effets sur une petite échelle, à l'action des eaux tant océaniques que continentales, que la géologie moderne a pu rendre compte du relief actuel et de la constitution intérieure de notre sol; c'est-à-dire des deux résultats généraux de l'histoire de la planète, sa forme et son organisation. Mais pour avoir été plus loin que Buffon, la géologie moderne n'en est pas moins partie des deux idées fondamentales de sa théorie; car elle aussi admet une Terre ouvrage du feu, et une Terre ouvrage des eaux. Puis Buffon avait compris ce qu'on a mieux démontré plus tard, les rapports étroits qui rattachent l'histoire des êtres vivants à l'histoire du globe qu'ils habitent, une différence entre les animaux actuels et les animaux des premiers âges du monde, parallèle à la différence de ces âges comparés au nôtre. Voilà pourquoi Buffon, en génie supérieur, commença par étudier le monde avant d'aborder l'histoire de ses habitants.

Quand il en vient à ceux-ci, c'est aussi d'abord pour les embrasser d'un coup-d'œil d'ensemble, pour chercher dans cet ensemble un dessin général, l'unité qui domine cette diversité. A côté de plusieurs faits généraux qui prouvent la sagacité divinatoire de ce grand esprit, mais qui intéressent surtout les personnes vouées à l'étude générale et comparée de l'organisation animale, M. Flourens fait ressortir surtout les vues de Buffon sur l'uniformité du plan et sur l'échelle montante des êtres animés. Il y aurait beaucoup à dire sur ces conceptions, dont la seconde, chère à

plus d'un naturaliste du siècle dernier, est aujourd'hui et avec raison complètement abandonnée, tandis que la première, reprise en sous-œuvre par Geoffroy Saint-Hilaire en France, et par l'école d'Oken en Allemagne, n'a pu résister aux sérieuses objections de Cuvier, de Blainville et des anatomistes sévèrement attentifs à éviter les séductions de la spéculation systématique. Buffon, si positif dans plusieurs de ses idées sur l'économie animale, revient volontiers à l'hypothèse et au système quand les faits lui manquent. C'est encore en plein système qu'il se lance quand il essaye de lever le voile qui couvre le mystère de la génération. Je renverrai le lecteur sur ce chapitre, comme sur tous ceux qui s'y rattachent, à l'analyse de M. Flourens. Une hypothèse gratuite basée sur d'autres hypothèses, une réfutation des idées de Bonnet sur la préexistence des germes, et cette préexistence reproduite sous une forme plus dissimulée et non moins inadmissible, ne doivent pas nous empêcher de reconnaître encore ici le génie pénétrant de l'illustre auteur de l'*Histoire naturelle*. Une grande et féconde idée se fait jour à travers toute cette spéculation, une idée ou mieux une vérité qu'il était réservé à notre époque de démontrer: c'est que la génération n'est, en dernière analyse, qu'une forme de la nutrition, une extension de l'acte vital au moyen duquel s'entretient l'individu. Cette doctrine fondamentale, développée et obscurcie chez Buffon par ses hypothèses des molécules organiques et des moules intérieurs, qui servent à la fois à la nutrition et à la génération, devient un fait simple et évident aux yeux des physiologistes, qui voient l'organisme, d'une part, s'analyser en une association de cellules, sous des formes déterminées, et de l'autre, commencer par une cellule qui se détache de celles dont elle est née.

Il faut lire ces chapitres dans Buffon lui-même; il faut les relire dans le volume de M. Flourens; c'est pourquoi je m'arrête ici. Je ne finirai pas cependant sans dire que si Buffon n'a pas trouvé d'historien plus intelligent, plus sympathique, plus exact que M. Flourens, il n'a pas rencontré non plus de juge plus éclairé ni plus sévère. La pente sur laquelle Buffon s'était placé était celle d'une demi-apothéose de la Nature, qui le conduisit à substituer sans cesse ce mot au créateur, comme à nier en fin dernière les causes finales. M. Flourens a écrit sur ces deux points de fort belles pages:

« Si vous mettez, dit-il, la Nature à la place de l'auteur de la Nature, la Nature sera Dieu. Et quel Dieu! Un Dieu assujéti, borné, qui suit et ne sait pas, qui me donne l'intelligence et qui n'a pas l'intelligence... Buffon dit que la Nature, prise au sens actif, n'est qu'un être idéal, c'est-à-dire un mot: la philosophie devrait bien se débarrasser de tous les mots qui ne sont que des mots.»

Et sur les causes finales, après avoir montré que les objections de Buffon reposaient sur des exemples mal formulés, il termine par ces mots.

« Il y a donc des fins physiques, comme il y a des fins morales: les causes finales sont partout, et ces rapports assortis, suivis, que je vois partout, dans le monde physique comme dans le monde moral, me ramènent sans cesse, dans le monde physique comme dans le monde moral, à la cause première et suprême, à la cause qui a tout produit. — *Le Semeur*.

Souveraine puissance du catholicisme.

La religion et la politique, étant étroite-

ment unies dans l'ordre des idées et des principes, ne peuvent être séparées l'une de l'autre sans qu'il n'en résulte de graves dangers pour la société. En supposant que, dans un état, la séparation se fit entre la religion et la politique, que les actes et les concordats fussent abolis, l'Église livrée à elle-même, le champ laissé libre à tous les enseignemens, à tous les schismes, à toutes les sectes, la force des choses amènerait invinciblement le pouvoir politique à se substituer à la puissance spirituelle, et l'on aurait un autocrate qui ferait la police des consciences et des églises, en même temps que la police des villes et des routes.

Le catholicisme est l'âme de notre civilisation, le sceau de notre caractère national ; il est profondément lié au développement de la société française, il est entré dans la substance même de la France. Ni un siècle de protestantisme, ni un siècle de scepticisme, ni une révolution sanglante n'ont pu le détruire, tant l'existence de notre pays est liée à son existence ! A peine la révolution française l'avait-elle déclaré supprimé, que Napoléon, ce puissant constructeur, retira des décombres cette base sur laquelle tout est édifié dans notre pays, et crut nécessaire de signer un concordat avec le chef visible du catholicisme, qu'il fallait reconnaître indestructible, après l'affreuse tourmente aussi heureusement surmontée.

A son début, la révolution de juillet voulut consacrer un temple à tous les dieux et abolir tous les signes extérieurs du catholicisme ; elle renversa les croix et les inscriptions du faite et du fronton des églises ; elle les fit disparaître au sein des villes et sur les chemins des campagnes ; elle bannit des prêtres de nos tribunaux les images vénérées que la foi y avait établies. Qu'est-il arrivé ? les croix ont été relevées et remises à leur place ; l'image du Fils de Dieu a été rétablie dans les salles d'audience ; le Panthéon est demeuré sans hôtes ; les cérémonies du catholicisme, en beaucoup de villes, sont sorties des églises à la vue de tout le peuple. Comment cela s'est-il accompli ? de soi-même et par la seule influence de l'esprit catholique dont la France est pénétrée. Quelques jours de calme ont suffi pour rétablir les droits de la religion nationale, et toutes les maies se sont empressées de réparer les dévastations exécutées par de modernes vendéens.

L'Espagne avait rompu, depuis la mort de Ferdinand VII, les traités et les concordats ; elle a dû les reprendre. Tous les états catholiques de l'Europe, les républiques de l'Amérique du Sud ont senti la nécessité de déterminer les conditions suivant lesquelles deux pouvoirs indépendans l'un de l'autre sont appelés à habiter, à gouverner au même pays.

L'esprit humain, ce voyageur infatigable qui marche la tête dans le ciel, traînant sur la terre la chaîne pesante des événemens, n'est point non plus resté stationnaire au milieu des nuages de la philosophie germanique. Débarrassé des stériles élucubrations négéliennes, il s'élève maintenant, en Allemagne, à la philosophie véritable, à celle qui fait de Dieu et de ses lois l'objet des études de l'homme. L'école théosophique de M. Schelling sert aujourd'hui de transition à ce progrès du génie allemand. En Angleterre, le mouvement puseyiste atteste l'essor des idées dans la sphère de la philosophie chrétienne. L'Italie a produit M. Giobert et son école, qui échappe par l'ontologie aux erreurs qu'ont enfantées les préoccupations psychologiques.

A ce travail de la raison humaine, la France a participé plus qu'aucun autre peuple ; sa

puissante activité, qui, sous Napoléon, a remué le monde d'un pôle à l'autre, ne s'est pas épuisée dans l'enfantement de la charte de 1830. La France, dans ces quinze années, a traversé plus d'erreurs qu'elle n'avait traversé de royaumes à la suite de son empereur ; elle a vaincu plus d'idées fausses qu'elle n'avait vaincu de nations.

Tout, dans l'ordre métaphysique, se tient par une chaîne indissoluble et remonte au même centre, à Dieu créateur universel, principe essentiel de l'ordre, raison souveraine qui embrasse toutes les vérités et qui nous éclaire par des rayons échappés d'un orbe de lumières. *Lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.*

Le catholicisme est enfin le triomphe de la nature intellectuelle sur la nature matérielle, la prépondérance de l'homme moral sur l'homme physique.

DE CACHELEU.

Lettres sur le Rhin.

STRASBOURG.

L'illustre auteur des *Lettres sur le Rhin* vient de compléter son ouvrage en ajoutant un nouveau volume à ceux qui sont déjà publiés et qu'une distribution mieux entendue divise maintenant en trois volumes. Les *Lettres sur le Rhin* paraissent dans leur entier aujourd'hui chez tous les libraires. Pour satisfaire à l'impatience du public, nous nous empressons d'insérer un fragment de la lettre vingt-neuvième, sur les abords de Strasbourg. Le grand écrivain y raconte de la façon la plus amusante la fatigue d'un voyage de nuit avec le spectacle fantastique que donne la glace d'une malle-poste passant au galop dans un paysage obscur. Cette lettre, adressée à un ami, à un peintre, peut-être, est comme une conversation toute lestée, toute dégagée, mais aussi toute pittoresque et toute saisissante. On y reconnaît à chaque ligne le poète qui a composé les admirables descriptions de *Notre-Dame de Paris* ; mais la lettre sur Strasbourg est à l'attaque de Notre-Dame par les truands ce qu'est une admirable eau-forte à son tableau, la fantaisie gravée de Rembrandt à sa peinture.

Strasbourg, août.

Me voilà à Strasbourg, mon ami. J'ai ma fenêtre ouverte sur la place d'Armes. J'ai à ma droite un bouquet d'arbres, à ma gauche le Munster, dont les cloches sonnent à toute volée en ce moment, devant moi au fond de la place une maison au seizième siècle, fort belle, quoique badgeonnée en jaune avec contrevents verts ; derrière cette maison, les hauts pignons d'une vieille nef où est la bibliothèque de la ville ; au milieu de la place, une lanterne en bois d'où sortira, dit-on, un monument pour Kléber ; tout autour, un cordon de vieux toits assez pittoresques ; à quelques pas de ma fenêtre, une lanterne-potence au pied de laquelle baragouinent quelques gamins allemands, blonds et ventrus. De temps en temps, une svelte chaise de poste anglaise, calèche ou landau, s'arrête devant la porte de la *Maison Rouge*—que j'habite,—avec son postillon badois. Le postillon badois est charmant ; il a une veste jaune-vert, un chapeau noir verni à large galon d'argent et porte en bandoulière un petit cor de chasse avec une énorme touffe de glands rouges au milieu du dos. Nos postillons, à nous, sont hideux ; le postillon de Longjumeau est un mythe ; une vieille bouse crottée avec un affreux bonnet de coton, voilà le postillon français. Maintenant, sur le tout, postillon badois, chaise de poste, gamins allemands, vieilles maisons, arbres, baraques et clocher, posez

un joli ciel mêlé de bleu et de nuages, et vous aurez une idée du tableau.

J'ai eu, du reste, peu d'aventures ; j'ai passé deux nuits en malle-poste, ce qui m'a laissé une haute idée de la solidité de notre machine humaine. C'est une horrible chose qu'une nuit en malle-poste. Au moment du départ tout va bien, le postillon fait claquer son fouet, les grelots des chevaux babillent joyeusement, on se sent dans une situation étrange et douce, le mouvement de la voiture donne à l'esprit de la gaieté et le crépuscule de la mélancolie. Peu à peu la nuit tombe, la conversation des voisins languit, on sent ses paupières s'alourdir, les lanternes de la malle s'allument, elle relâie, puis repart comme le vent, il fait tout à fait nuit, on s'endort, c'est précisément ce moment-là que la route choisit pour devenir affreuse ; les bosses et les fondrières s'enchevêtrent ; la malle se met à danser. Ce n'est plus une route, c'est une chaîne de montagnes avec ses lacs et ses crêtes, qui doit faire des horizons magnifiques aux fourmis. Alors deux mouvemens contraires s'emparent de la voiture et la secouent avec rage comme deux énormes mains qui l'auraient empoignée en passant : un mouvement d'avant en arrière et d'arrière en avant, et un mouvement de gauche à droite et de droite à gauche,—le tangage et le roulis. Il résulte de cette heureuse complication que toute secou se se multiplie par elle-même à la hauteur des essieux, et qu'elle monte à la troisième puissance dans l'intérieur de la voiture ; si bien qu'un caillou gros comme le poing vous fait cogner huit fois de suite la tête au même endroit, comme s'il s'agissait d'y enfoncer un clou. C'est charmant. A dater de ce moment-là, on n'est plus dans une voiture, on est dans un tourbillon. Il semble que la voiture soit entrée en fureur. La confortable malle inventée par M. Conte se métamorphose en une abominable patache, le fauteuil Voltaire n'est plus qu'un infâme tape-cul. On saute, on danse, on rebondit, on rejallit contre son voisin,—tout en dormant. Car c'est là le beau de la chose, on dort. Le sommeil vous tient d'un côté, l'infamie la voiture de l'autre. De là un cauchemar sans pareil. Rien n'est comparable à un rêve cahoté, puis on dort et l'on ne dort pas, on est tout à la fois dans la réalité et dans la chimère. C'est le rêve amphibie. De temps en temps on entrouvre la paupière. Tout a un aspect difforme, surtout s'il pleut, comme il faisait l'autre nuit. Le ciel est noir, ou plutôt il n'y a pas de ciel, il semble qu'on aille éperdûment à travers un gouffre ; les lanternes de la voiture jettent une lueur blafarde qui rend monstrueuse la croupe des chevaux ; par intervalles, de farouches tignasses d'ormeaux apparaissent brusquement dans la clarté, et s'évanouissent ; les flaques d'eau pétillent et frémissent sous la pluie comme une friture dans la poêle ; les buissons prennent des airs accroupis et hostiles ; les tas de pierres ont des tournures de cadavres gisans ; on regarde vaguement ; les arbres de la plaine ne sont plus des arbres, ce sont des géants hideux qu'on croit voir s'avancer lentement vers le bord de la route ; tout vieux mur ressemble à une énorme mâchoire édentée. Tout à coup un spectre passe en étendant les bras. Le jour, ce serait tout bonnement le poteau du chemin, et vous dirait honnêtement : *Route de Coulmiers à Sézanne*. La nuit, c'est une larve horrible qui semble jeter une malédiction au voyageur. Et puis, je ne sais pourquoi on a l'esprit plein d'images de serpens ; c'est à croire que des couleuvres vous rampent dans le cerveau ; la ronce siffle au bord du talus comme une poignée d'aspics ; le fouet du postillon est une vipère volant qui suit la voiture et cherche à vous mordre à travers la

vître; au loin, dans la brume, la ligne des collines ondule comme le ventre d'un boa qui digère, et prend dans les grossissements du sommeil la figure d'un dragon prodigieux qui entourerait l'horizon. Le vent râle comme un cyclope fatigué, et vous fait rêver à quelque ouvrier effrayant qui travaille avec douleur dans les ténèbres.—Tout vit de cette vie affreuse que les nuits d'orage donnent aux choses.

Les villes qu'on traverse se mettent aussi à danser, les rues montent et descendent perpendiculairement, les maisons se penchent pélemêle sur la voiture, et quelques-unes y regardent avec des yeux de braise. Ce sont celles qui ont encore des fenêtres éclairées.

Vers les cinq heures du matin, on se croit brisé; le soleil se lève, on n'y pense plus.

Voilà ce que c'est qu'une nuit en malle-poste, et je vous parle ici des nouvelles malles, qui sont d'ailleurs d'excellentes voitures le jour, quand la route est bonne,—ce qui est très-rare en France.

Vous pensez bien, cher ami, qu'il me serait difficile de vous donner idée d'un pays parcouru de cette manière. J'ai traversé Sézanne, et voici ce qui m'en reste: une longue rue délabrée, des maisons basses, une place avec une fontaine, une boutique ouverte où un homme éclairé d'une chandelle rabote une planche. J'ai traversé Paalsbourg, et voici ce que j'en ai gardé: un bruit de chaînes et de ponts-levis, des soldats regardant avec des lanternes, et de noires portes fortifiées sous lesquelles s'engouffrait la voiture.

De Vitry-sur-Marne à Nancy, j'ai voyagé au jour. Je n'ai rien vu de bien remarquable. Il est vrai que la malle-poste ne laisse rien voir.

Vitry-sur-Marne est une place de guerre rococo. Saint-Dizier est une longue et large rue bordée ça et là de belles maisons Louis XV en pierres de taille. Bar-le-Duc est assez pittoresque; une jolie rivière y passe. Je suppose que c'est l'Ornoin; mais je n'affirme rien en fait de rivière, depuis qu'il m'est arrivé de soulever toute la Bretagne pour avoir confondu la Vilaine avec le Couasnon. Les nâades sont susceptibles, et je ne me soucie pas de me colleter avec des fleuves aux cheveux verts. Mettez donc que je n'ai rien dit.

A propos, j'ai fait tout ce voyage accosté d'un brave notaire de province, qui a son officine dans je ne sais plus quelle petite ville du midi et qui va passer ses vacances à Bade, parce que, dit-il, tout le monde va à Bade. Aucune conversation possible, bien entendu. Ce digne tabellion sent le papier timbré comme le lapin de clapier sent le chou.

Du reste, comme le voyage rend causeur, j'ai essayé de l'entamer de cent façons pour voir si je le trouverais *mangeable*, comme parle Diderot. Je l'ai ébrêché de tous les côtés, mais je n'ai rien pu casser qui ne fût stupide. Il y a beaucoup de gens comme cela. J'étais comme ces enfants qui veulent à toute force mordre dans un faux bonbon; ils cherchent du sucre, ils trouvent du plâtre.

La ville de Bar est dominée par un immense coteau vignoble qui est tout vert en août, et qui, au moment où j'y passais, s'appuyait sur un ciel tout bleu. Rien de cru dans ce ciel bleu et dans ce vert, qu'enveloppait chaudement un rayon de soleil. Aux environs de Bar-le-Duc, la mode est que les maisons de quelque prétention aient, au lieu de porte bâtarde, un petit porche en pierre de taille, à plafond carré, élevé sur perron. C'est assez joli. Vous savez que j'aime à noter les originalités des architectures locales, je vous ai dit cela cent fois, quand l'architecture est naturelle

et non frelatée par les architectes. Le climat s'écrie dans l'architecture. Pointu, un toit prouve la pluie; plat, le soleil; chargé de pierres, le vent.

Du reste, je n'ai rien remarqué à Bar-le-Duc, si ce n'est que le courrier de la malle y a commandé quatre cents pots de confitures pour sa vente de l'année, et qu'au moment où je sortais de la ville il y entrât un vieux cheval éclopé, qui s'en allait sans doute chez l'équarrisseur. Vous souvient-il de ce fameux *saval* de notre douce enfant, de notre chère petite D., lequel est resté si longtemps exposé à tous les ouragans et fondant sous toutes les pluies dans un coin du balcon de la Place-Royale, avec un nez en papier gris, ni oreilles ni queue, et plus rien que trois roulettes? c'est mon pauvre cheval de Bar-le-Duc.

De Vitry à Saint-Dizier, le paysage est médiocre. Ce sont de grosses croupes à blé, tondues, rousses, d'un aspect maussade en cette saison. Plus de laboureurs, plus de moissonneurs, plus de glaneuses marchant pieds nus, tête baissée, avec une maigre gerbe sous le bras. Tout est dé-ert. De temps en temps un chasseur et un chien d'arrêt, immobiles au haut d'une colline, se dessinent en silhouette sur le clair du ciel.

On ne voit pas les villages; ils sont blottis entre les collines, dans de petites vallées vertes au fond desquelles roule presque toujours un petit ruisseau. Par instans on aperçoit le bout d'un clocher.

Une fois ce bout de clocher m'a présenté un aspect singulier. La colline était verte; c'était du gazon. Au-dessus de cette colline on ne voyait absolument rien que le chapeau d'étain d'une tour d'église, lequel semblait posé exactement sur le haut du coteau. Ce chapeau était de forme flamande. (En Flandre, dans les églises de village, le clocher n'a la forme de la cloche.) Vous voyez cela d'ici: un immense tapis vert sur lequel on eût dit que Gargantua avait oublié sa sonnette.

Après Saint-Dizier la route est agréable. Une fraîche chevelure d'arbres se répand de tous les côtés, les vallons se creusent, les collines s'élanquent et prennent par momens un faux air de montagnes. Ce qui aide à l'illusion, c'est que parfois, et malgré le joli aspect, la terre est maigre, le haut des collines est malade et pelé. On sent que la terre n'a pas la force de pousser sa sève jusque-là. Cela ne grandit les collines qu'en apparence, mais enfin cela les grandit.

Une jolie ville, c'est Ligny. Trois ou quatre collines, en se rencontrant, ont fait une vallée en étoile. Les maisons de Ligny sont toutes entassées au fond de cette vallée comme si elles avaient glissé du haut des collines. Cela fait une petite ville ravissante à voir; et puis il y a une jolie rivière et deux belles tours en ruine. Ces collines sont charmantes, elles ont l'obligeance de forcer la malle-poste à monter au pas, si bien que j'ai pu descendre, suivre à pied la voiture et voir la ville.

J'ai des doutes à l'endroit de la cathédrale de Toul. Je la soupçonne d'avoir quelque affinité avec la cathédrale d'Orléans, cette odieuse église qui de loin vous fait tant de promesses, et qui de près n'en tient aucune. Cependant j'ai moins mauvaise idée de l'église de Toul; il est vrai que je ne l'ai pas vue de près. Toul est dans une vallée, la malle y descend au galop, le soleil se couchait, il jetait un admirable rayon horizontal sur la façade de la cathédrale, l'édifice a un aspect de vétusté singulière, il n'a de la masse, c'était très-beau. En approchant, j'ai eu voir qu'il y avait au moins autant de délabrement que de vieillesse, que les tours étaient surmontées d'une balustrade pareille au couronnement des

tours d'Orléans, ce qui m'a choqué. Cependant je ne condamne pas la cathédrale de Toul. Vue par l'abside, elle est assez belle. Au moment où nous passions le pont de Toul, mon compagnon de voyage m'a demandé si la maison de Lorraine n'était pas la même chose que la maison de Médicis.

Nancy, comme Toul, est dans une vallée, mais dans une belle, large et opulente vallée. La ville a peu d'aspect; les clochers de la cathédrale sont des poivrières pompadour. Cependant je me suis réconcilié avec Nancy, d'abord parce que j'y ai diné, et j'avais grand faim; ensuite parce que la place de l'Hôtel-de-Ville est une des places rococo les plus jolies, les plus gaies et les plus complètes que j'aie vues. C'est une décoration fort bien faite et merveilleusement ajustée avec toutes sortes de choses qui sont bien ensemble et qui s'entraident pour l'effet: des fontaines en rocaille, des bosquets d'arbres taillés et façonnés, des grilles de fer épaisses, dorées et ouvragées, une statue du roi Stanislas, un arc de triomphe d'un style tourmenté et amusant, des façades nobles, élégantes, bien liées entre elles et disposées selon des angles intelligents. Le pavé lui-même, fait de cailloux pointus, et à compartimens comme une mosaïque. C'est une place marquise.

J'ai vraiment regretté que le temps me manquât pour voir en détail et à mon aise cette ville toute dans le style de Louis XV. L'architecture du dix-huitième siècle, quand elle est riche, finit par racheter son mauvais goût. Sa fantaisie végète et s'épanouit au sommet des édifices en buissons de fleurs si extravagantes et si touffues que toute colère s'en va et qu'on s'y acoquine. Dans les climats chauds, à Lisbonne, par exemple, qui est aussi une ville rococo, il semble que le soleil ait agi sur cette végétation de pierre comme sur l'autre végétation. On dirait qu'une sève a circulé dans le granit; elle s'y est gonflée, s'y est fait jour, et jette de toutes parts de prodigieuses branches d'arabesques qui se dressent enflées vers le ciel. Sur les couvens, sur les palais, sur les églises, l'ornement jaillit de partout, à tout propos, avec ou sans prétexte. Il n'y a pas à Lisbonne un seul fronton dont la ligne soit restée tranquille.

Ce qui est remarquable, et ce qui achève d'assimiler l'architecture du dix-huitième siècle à une végétation, j'en faisais encore l'observation à Nancy en côtoyant la cathédrale, c'est que, de même que le tronc des arbres est noir et triste, la partie inférieure des édifices pompadour est nue, morose, lourde et lugubre. Le rococo n'a de vilains pieds.

J'arrivai à Nancy dimanche à sept heures du soir; à huit heures la malle repartait. Cette nuit a été moins mauvaise que la première. Etais-je plus fatigué? la route était-elle meilleure? Le fait est que je me suis cramponné aux brassières de la voiture et que j'ai dormi. C'est ainsi que j'ai vu Phalsbourg.

Vers quatre heures du matin, je me suis réveillé. Un vent frais me frappait le visage, la voiture, lancée au grand galop, penchait en avant, nous descendions la fameuse côte de Saverne.

C'est là une des belles impressions de ma vie. La pluie avait cessé, les brumes se dispersaient aux quatre vents, la croissant traversait rapidement les nuées, et par moments voguait rapidement dans un trapèze d'azur comme une barque dans un petit lac. Une brise, qui venait du Rhin, faisait frissonner les arbres au bord de la route. De temps en temps, ils s'écartaient et me laissaient voir un abîme vague et éblouissant: au premier plan, une futaie sous laquelle se débatait la mon-

tagne ; en bas, d'immenses plaines avec des méandres d'eau reluisant comme des éclairs ; au fond, une ligne sombre, confuse et épaisse, — la Forêt-Noire, — tout un panorama magique entrevu au clair de lune. Ces spectacles inachevés ont peut-être plus de prestige encore que les autres. Ce sont des rêves qu'on touche et qu'on regarde. Je savais que j'avais sous les yeux la France, l'Allemagne et la Suisse, Strasbourg avec sa flèche, la Forêt-Noire avec ses montagnes, le Rhin avec ses détours ; je cherchais tout, je supposais tout et je ne voyais rien. Je n'ai jamais éprouvé de sensation plus extraordinaire. Mêlez à cela l'heure, la course, les chevaux emportés par la pente, le bruit violent des roues, le frémissement des vitres abaissées, le passage fréquent des ombres des arbres, les souffles qui sortent le matin des montagnes, une sorte de murmure que faisait déjà la plaine, la beauté du ciel, et vous comprendrez ce que je sentais. Le jour, cette vallée émerveille ; la nuit elle fascine.

La descente se fait en un quart-d'heure, elle a cinq quarts de lieue. — Une demi-heure plus tard, c'était le crépuscule ; l'aube à ma gauche étendait le bas du ciel, un groupe de maisons blanches couvertes de tuiles noires se décomposait au sommet d'une colline, le véritable azur du jour commençait à déborder l'horizon, quelques paysans passaient déjà allant à leurs vignes, une lumière claire, froide et violette lutait avec la leur cendrée de la lune, les constellations pâlissaient, deux des pléiades avaient disparu, les trois chevaux du chariot descendaient rapidement vers leur écurie aux portes bleues, il faisait froid, j'étais gelé, il a fallu lever les vitres. Un moment après le soleil se levait, et la première chose qu'il me montrait, c'était un notaire de village faisant sa harbe à sa fenêtre, le nez dans un miroir cassé, sous un rideau de calicot rouge.

Tout en galopant nous traversons Wasselonne, long boyau de maisons étranglé dans la dernière gorge des Vosges du côté de Strasbourg. Là, je n'ai pu qu'entrevoir une singulière façade d'église surmontée de trois clochers ronds et pointus, juxtaposés, que le mouvement de la voiture a brusquement apportée devant ma vitre et tout de suite reportée en la cahotant comme une décoration de théâtre.

Tout à coup, à un tournant de la route, une brume s'est enlevée, et j'ai aperçu le Munster. Il était six heures du matin. L'énorme cathédrale, le sommet le plus haut qu'ait bâti la main de l'homme après la grande pyramide, se dessinait nettement sur un fond de montagnes sombres d'une forme magnifique, dans lesquelles le soleil baignait çà et là de larges vallées. L'œuvre de Dieu faite pour les hommes, l'œuvre des hommes faite pour Dieu, la montagne et la cathédrale, luttaient de grandeur.

Je n'ai jamais rien vu de plus imposant.

VICTOR HUGO.

Variétés.

— Il y a un an que nous avons parlé d'une commission scientifique formée ici par quelques savans dans le but de préparer, pour les provinces du Mexique et de l'Amérique centrale, une exploration qui agrandisse et complète les découvertes déjà si merveilleuses d'une première expédition. Cette exploration transatlantique, que bien des gens purent regarder alors comme le rêve de quelques esprits entraînés par leur dévouement à la science, est aujourd'hui une affaire qui devient

très probable après les efforts qui ont été faits dans l'année qui vient de s'écouler.

Jamais, il faut le reconnaître, on a été plus disposé à s'associer de toutes les façons aux entreprises de ce genre. On parle et on s'occupe aujourd'hui de voyages archéologiques bien autrement qu'à l'époque où Champollion allait déchiffrer les hiéroglyphes de Loupsor et de Médinet-Abou, et où Volney s'asseyait à l'ombre des colonnes de Palmyre et dans le temple du Soleil.

Persépolis et Babylonne n'ont épuisé ni l'ardeur ni l'enthousiasme des savans et des poètes. L'Égypte a été fouillée dans tous les sens ; mais il reste encore beaucoup à fouiller dans le monde de l'archéologie. Entre l'Égypte et la Perse d'un côté, dans l'Amérique centrale de l'autre, il y a des contrées, aujourd'hui à moitié désertes, autrefois peuplées, florissantes, où l'on doit retrouver les palais somptueux, les sculptures majestueuses, tout ce qui constitue enfin le luxe nécessaire d'une civilisation avancée.

Ce qu'on sait depuis longtemps des merveilles de Palenque, qu'on a appelée la Thèbes américaine, ce qu'on a récemment appris des merveilles de Ninive, peut donner une idée du vide qu'il y a à combler dans l'histoire de l'art. C'est ce vide que la commission scientifique dont nous parlons a voulu remplir. L'exploration transatlantique n'a pas d'autre but. Elle doit s'exécuter avec le concours simultané des savans français et anglais, ainsi que l'idée en a été exprimée dans l'important recueil des *Antiquités mexicaines*, dont nous avons longuement rendu compte. Cette exploration transatlantique est appelée à intéresser vivement tous les esprits éclairés, et mérite de trouver l'appui nécessaire pour réaliser toutes les espérances qui s'y rattachent, en faisant pénétrer quelques rayons de lumières dans les antiques destinées du continent américain.

— Les Anglais n'ont pas seuls le privilège de la bizarrerie et de l'excentricité ; Panacodote suivant, que le *Petit Courrier* de Bar-sur-Seine raconte dans son dernier numéro, en est la preuve :

« Le sieur J.-B. B..., de Marolles-sous-Lignières, résolu de faire de son vivant ce que peut-être on ne ferait pas après sa mort. Il va trouver le charbon et le maréchal de son village, commande au premier un cercueil, au second une croix, et fait faire également une tombe telle qu'il la désiree.

« Tous se mettent à l'œuvre : le cercueil est prêt, la croix se confectionne ; mais B..., pour se faire honneur, fait incruster au milieu de cette croix un double louis de 40 francs, et aux trois extrémités une pièce de 5 francs au millésime de 1845.

« Le jour de la livraison, B..., réunit chez lui les trois ouvriers qui lui avaient préparé sa dernière demeure, invita le fossoyeur et les porteurs en titre, ainsi que plusieurs amis, et les traita de son mieux. Le drap destiné à ensevelir le corps de B... servit de nappe à ce singulier festin. Avant de se séparer, cet amphitryon excentrique fit promettre à ses joyeux convives de se réunir chez lui tous les ans le jour de la Saint-Jean, pour fêter ensemble l'anniversaire de son patron. Il fut aussi convenu que le drap destiné à faire un linceul à B... servirait toujours de nappe, et qu'il ne serait jamais lavé.

« Le jour de la Saint-Jean dernière, la tombe était posée sur l'emplacement acheté par B...

« Voici l'inscription qui y est gravée : *Ici reposera le corps de J.-B. B..., né à Bulot (Yonne), âgé de mort le regretté de sa famille et de ses amis, DE PRO-FUNDIS.*

« Ces jours derniers, un noyé fut retiré de l'eau. Il fallait l'enterrer de suite ; le charbon ne pouvait faire une bière assez promptement. L'embarras était grande. Tout à coup on pense à B... ou plutôt à son cercueil. — Si on allait demander à emprunter le cercueil de B... ? dit quelqu'un. On y va, et B..., en bon camarade, consent à prêter son cercueil, à la condition qu'on lui en fera un autre.

« Le cercueil promis était commandé, quand B..., craignant qu'il ne fût pas confortable, défendit qu'on lui en fit un autre ; il annonça qu'il allait à la ville voisine en faire faire un à sa guise, mais en disant que, cette fois, il ne le prêterait plus, quoi qu'il arrive.

— A Ternay (Isère), un jeune garçon de 15 ans, le fils Bouvard, a tenté d'assassiner sa mère. Il s'était embusqué derrière une haie, armé d'un pistolet et d'un poignard. Lorsque la pauvre femme, chargée d'herbes fraîches qu'elle venait de cueillir, passa devant lui, le monstre qui la guettait depuis plus d'une heure, dirigea sur elle son pistolet et l'atteignit en pleine poitrine, puis il prit la fuite. La femme Bouvard le poursuivit pendant dix minutes ; son état ne laissait aucun espoir de la sauver. Arrêtée presque aussitôt, le misérable a prétendu qu'il avait agi à l'instigation de son père. « Si tu n'as été qu'un instrument, lui a dit la pauvre femme, tiens, voici ma main ; je te pardonne. » Il est resté insensible à la démonstration de sa malheureuse mère.

— Un jeune homme de la petite ville de Talalla (Espagne), Manuel Jimenez-Azcarate, voulut épouser, à cause de sa fortune, la veuve Maria-Cruz-Josué, plus âgée que lui, et avec laquelle il entretenait des relations illicites. Mais elle refusait ; dans la crainte qu'il ne dissipât son bien. Exaspéré, il se rendit chez elle au moment de la journée, où l'on a coutume de faire la sieste et où les rues sont désertes. Après un court entretien avec Maria, il lui fit plusieurs entailles à la gorge avec un rasoir, et sépara la tête du corps. Il essaya ensuite à son pantalon l'arme meurtrière, et alla tranquillement se constituer prisonnier.

— On raconte qu'une femme grecque, de Namplic, étant enceinte, eut l'irrésistible envie de manger un plat de foie humain. Une nuit, elle égorgea son mari qui dormait, ouvrit le corps, en retira le foie tout palpitant, le fit rôtir et le dévora avidement ; puis elle coupa la tête, fit plusieurs tronçons du cadavre, et après les avoir salés, les déposa dans un tonneau. La cour criminelle d'Athènes l'a condamnée à mort ; mais, d'après les dernières nouvelles, on pensait que le roi Othon lui accorderait une commutation de peine.

— Quelque tems avant sa mort, un propriétaire de noirs à Cincinnati (États-Unis), avait fait un testament par lequel il donnait la liberté à plusieurs esclaves. Les esclaves, irrités de ce que les exécuteurs testamentaires ne réalisaient pas ses dernières volontés, mirent le feu à la maison de l'inspecteur. Ce malheureux ayant péri dans les flammes, les esclaves, au nombre de huit ou neuf, furent arrêtés, et deux furent pendus sur la place. On enferma les autres dans une vieille mesure ; on les enchaîna au plancher, puis on les brûla à petit feu.

— Les fontaines qui se multiplient au Havre ont causé le désespoir d'un pauvre porteur d'eau, qui a considéré son état comme perdu. Il s'est donné la mort en se jetant à la mer.

— Deux assassins ont été exécutés le 15 à

Zurich. C'est la première fois qu'on a fait usage de la guillotine dans ce canton.

EXÉCUTION A MADRID.

Un ancien guerillero, Baldomera Mendoza, qui assassina en plein jour, il y a quelques semaines, sur la place de la Cebada, le garde national Sanchez, vient de subir à Madrid, hors de la porte de Tolède, le supplice de la garrote.

Il est sorti de la chapelle à midi, et a été placé sur une petite mule blanche conduite par un jeune garçon de 13 ans, revêtu d'un élégant costume de mulotero qui faisait contraste avec le fatal bonnet rouge et la longue robe flottante d'un jaune sale dont le patient était couvert; la mule n'avait ni selle ni étriers. Deux prêtres marchaient aux côtés du condamné, le premier lui tenant le crucifix devant les yeux, le second psalmodiant les prières des agonisants, que le meurtrier répétait à haute voix, tout en fixant ses regards sur un médaillon qu'il tenait à la main et qui représentait le Sauveur au jardin des Oliviers. En avant, marchaient d'abord deux enfants de chœur portant l'un une bannière noire, l'autre un grand crucifix, puis venaient quatre hommes tenant des torches allumées. Ce groupe funèbre était précédé d'un fort détachement de cavalerie, et suivi du bourreau et de ses aides, ainsi que des magistrats obligés de surveiller leur lugubre office.

La marche était fermée par un bataillon d'infanterie qui s'avancait les armes chargées et la baïonnette au bout du fusil. A l'endroit où l'on avait érigé la fatale plate-forme, on avait également disposé un escadron de cavalerie et quatre compagnies d'infanterie, qui formaient ensemble les trois côtés d'un carré. Pour gagner la porte de Tolède, il fallut que le cortège passa par la place de la Cebada, théâtre du crime; et une halte de quelques minutes ayant eu lieu sur cette place même, on vit le condamné fermer les yeux et frissonner des pieds à la tête: sa figure, naturellement repoussante, prit une teinte livide et devint affreuse à voir.

Arrivé sur le lieu de l'exécution, il resta au moins un quart-d'heure au pied de l'échafaud pour prendre congé des prêtres, de l'exécuteur et du jeune garçon qui avait conduit la mule; puis, sans l'aide de personne, il monta d'un pas ferme sur la plate-forme, jeta un dernier regard sur la multitude qui l'entourait, s'assit dans le fatal fauteuil, et pendant que l'exécuteur y assujettissait ses deux pieds, abandonna son cou au tourniquet. Un seul tour de la manivelle, et ce n'était plus qu'un cadavre. Le corps resta, selon l'usage exposé dans cette situation pendant deux heures entières.



MONTRÉAL, 4 OCTOBRE, 1845.

Nous publions aujourd'hui l'annonce de la vente par encan des lots pour bâtir situés dans la rue Saint-Denis, et nous appelons l'attention des capitalistes sur cette vente. Les terrains sont avantageusement situés sur une des plus belles rues de Montréal, dans un quartier qui doit, avant longtemps, être un quartier important, à deux pas du nouveau marché que l'on érige maintenant au bas de la rue Saint-Denis et Bonsecours. Les bâtisses et constructions que doit faire, dans le voisinage, le gouvernement, doivent encore augmenter la valeur de cette magnifique propriété.

La première livraison de la *Revue de législation et de jurisprudence* paraîtra la semaine prochaine.

Nous avons lu, avec beaucoup d'intérêt, le journal de M. Ducharme, un de nos malheureux compatriotes exilés aux terres Australes en 1839. Cette petite relation de tous les malheurs, de toutes les souffrances, de toutes les misères qu'ils eurent à éprouver depuis le moment de leur arrestation jusqu'à leur retour, écrite dans un style simple et modeste, ne peut qu'exci-ter vivement la curiosité de tous les Canadiens et faire naître des sentiments de sympathie dans tous les cœurs. Ce sont des impressions de voyage bien pénibles, il est vrai, mais qui n'en sont pas moins intéressantes.

Aux correspondants.

Nous publierons, avec plaisir, dans notre prochain numéro, *l'Esquisse de mœurs*, de Pietro, ainsi que l'article *Etudes Historiques*, que nous avons regus trop tard pour le numéro d'aujourd'hui.

Naissance.

A Berthier, le 29, la dame de D. M. Armstrong, éc. M. P. P. a mis au monde une fille.

A Cornwall, le 24, la dame de George McDonell, écuyer, M. P. P. a mis au monde un fils.

A St. Thomas, le 23, la dame de C. chevalier d'Estimauville de Dumouchel, éc. avecat, a mis au monde une fille.

A Nicolet, le 27 du courant, la dame de M. L. O. Beauchemin, marchand, a mis au monde une fille.

Mariages.

En cette ville, lundi dernier, par Messire Fay, curé, M. Paul Mauran, cefèvre, à Dame veuve Langevin-Bergovin, tous deux de cette ville.

En cette ville, le 29 septembre, par messire Fay, curé, M. Chs. O. Lavigne à Dlle. Flavie Duménil, tous deux de cette ville.

A Laprairie, jeudi le 25 septembre, par le révérend Père Minguis, M. Joseph Surprenant, cultivateur, à dame veuve Benoit Charlebois, tous deux du même lieu.

A St. Cathbert, par messire Pisette, curé du lieu, L. S. Cornelier, écuyer, à Dlle M. Angèle Desrosiers, tous deux du dit lieu.

Deaths.

En cette ville, le 29 septembre dernier, à l'âge de 14 ans, M. Edouard Gravel, étudiant en syntaxe au séminaire de St-Hyacinthe, après une maladie douloureuse et qui a duré un mois.

En cette ville, le 27, George-Augustus-Frédéric-Edouard, fils de Abner Bagg, écuyer, âgé de 13 ans.

Le 28, M. Hugh McLennan, un des employés de la Chambre d'Assemblée, âgé de 56 ans.

A Queenston, le 20, Hanna Jarvis, épouse de feu Wm. Jarvis, ci-devant secrétaire de la province, âgée de 83 ans.

A Perth, H. C. le 26, Alex. Thom, éc. à un âge avancé. Il vint en Canada, il y a 40 ans, comme médecin du 41^e régiment.

PETITES AFFICHES.

A vendre

PAR ENCAN, aux plus hauts enchérisseurs, MARDI le 21 d'octobre courant, SEPT EMPLACEMENTS, situés sur la grande rue St-Denis, maintenant très bien améliorés; ces emplacements ont une grande profondeur, (140 pieds anglais y compris un passage de 16 pieds laissé par derrière); deux de ces lots sont des coins de rue. La situation est des plus agréables pour des résidences, sur une des plus larges et plus belles rues de la cité; du même côté que Cornwall Terrace (maison de M. Jackson). Il ne se vend que bien rarement des lots sur cette rue.

— DE PLUS, —

Un LOT sur la rue Sanguinet de 110 pieds de profondeur. L'acquéreur n'aura pas de Juis et ventes à payer, la commutation ayant été faite. Pour voir le plan et connaître les conditions, s'adresser au soussigné, rue St-Vincent, No. 16.

La vente à MIDI sur les lieux.

L.-A. HUGUET LATOUR.

2 octobre.

Bureaux à louer.

UN appartement consistant en trois chambres spacieuses dans la maison vis à-vis l'hôtel du Canada.

S'adresser à

LOUIS O. LETOURNEUX.

Montréal, 4 oct. 1845.

Prospectus

DE LA

SOCIÉTÉ MUTUELLE DE CONSTRUCTION DE MONTRÉAL.

Incorporée par acte du Parlement.

DIRECTEURS.

M. CASTLE, Ec.
J. T. BRONDGEKST, Ec.
J. M. TOMIN, Ec.
JOHN LEEMING, Ec.
ROBERT SCOTT, Ec.

JOHN T. BANGLEY, Trésorier et Secrétaire
GEORGE GRUNDY, Assistant-Secrétaire.
W. N. CRAWFORD, Notaire Public.
WILLIAM SPEARS, Inspecteur.

Actions de £100 et chaque souscription mensuelle de 10s. par action. Mise d'entrée, 2s. 6d. par action.

Le but de cette société est de permettre aux individus de placer leurs épargnes dans l'achat ou l'érection de bâtisses.

Un locataire dans l'espace de dix années paie à son propriétaire, en loyers, une somme égale à la valeur de la maison qu'il occupe, et cependant à l'expiration de ce temps, il n'a aucun intérêt dans la propriété. Mais en devenant membre de cette société, il peut acheter ou bâtir une maison par le moyen d'une avance ou prêt qui lui est fait dans ce but et pour cet objet, lequel prêt est repayable par instalements mensuels, qui ne sont que peu de chose, s'ils sont plus considérables, que le loyer qu'il serait autrement obligé de payer, avec cet avantage qu'il devient propriétaire en dix ou douze ans, et fréquemment en bien moins de temps.

Le fonctionnement de la société est comme suit: chaque membre paie une souscription mensuelle de dix shillings pour chaque action de £100 qu'il a prise; ainsi celui qui possède une action peut emprunter ou acheter £100 et celui qui a pris cinq actions, £500, et ainsi de suite, en proportion du nombre d'actions qu'il possède. L'argent que la société aura à prêter, sera offert tous les mois au concours, et alors chaque membre aura l'occasion d'acheter jusqu'au montant de ses actions.

L'emprunteur ou l'acheteur, avant de recevoir le montant, doit déposer les particularités de ses sûretés, qui seront examinées et visitées par l'inspecteur, qui fera aussi l'investigation des titres, et si tout est satisfaisant, l'argent est avancé, chargé toutefois au taux de six pour cent par an. Si l'emprunteur désire bâtir, l'argent lui est avancé selon et suivant les progrès de la bâtisse.

La plus grande sécurité et protection contre tout risque est ainsi offerte aux capitalistes ou autant qu'aucune autre sûreté que celle des biens de fonds de des bâtisses ne sera reçue.

(Toute sûreté personnelle, quelque bonne qu'elle soit sous tous les rapports, ne sera prise dans aucun cas), mais le grand objet prémière de cette Association, est de procurer aux individus qui ont peu de revenus et des revenus limités, les moyens par lesquels ils puissent placer une partie de leurs épargnes, d'une manière sûre, avantageuse et profitable, et d'offrir à ces classes des motifs qui peuvent les exciter à des habitudes industrielles et d'économie, dans l'espérance de pouvoir, avec leurs épargnes, se procurer pour eux-mêmes et leurs familles, de confortables maisons.

En conséquence de la période avancée de la Session pendant laquelle cette société a obtenu son acte d'Incorporation, les livres de la Société ne pourront être ouverts pour la transaction des affaires, avant le premier Octobre prochain. Mais les personnes qui désiraient profiter des avantages qu'elle offre peuvent se procurer des copies de l'Acte d'Incorporation et des règlements de l'Association en s'adressant à Wm. N. Crawford, écuyer, Notaire Public, rue St-Gabriel, qui recevra aussi les noms de ceux qui désirent devenir souscripteurs.

Avis.

Pour la commodité des souscripteurs à la Société Mutuelle de Construction, et autres personnes, le soussigné a ouvert un LIVRE de REFERENCE ou MEMORANDUM des particularités, des lots vacants ou à vendre dans cette ville et ses environs. Les avantages de cette méthode, et pour le vendeur et l'acheteur, sont évidents et ceux qui désirent disposer des terrains, lots de terre, &c., sont respectueusement invités à fournir les descriptions, prix, &c., de leurs biens-fonds à

W. N. CRAWFORD, N. P.
No. 23, Rue St-Gabriel.

Mai 12.

PROSPECTUS
DE LA
REVUE de LEGISLATION
ET DE
JURISPRUDENCE.

—000—
REDACTEURS :

A Montréal, { MM. LOUIS O. LE TOURNEUX
et JOSEPH U. BEAUDRY.

RÉDACTEURS-CORRESPONDANTS.

A Québec, MM. Lelièvre et Angers.

DEPUIS un grand nombre d'années, le besoin d'une publication de la nature de celle que nous nous proposons d'établir, se fait vivement sentir dans cette partie de la Province du Canada. Dans ces derniers temps surtout, il faut bien l'avouer la Législation et la Jurisprudence, ont été et sont encore dans un tel état d'incertitude, qu'un semblable projet doit être favorablement reçu. Dans cette confusion, dans ce chaos de lois anciennes et nouvelles, l'avocat cherche en vain ces règles, qui doivent le guider dans l'examen des questions soumises à ses recherches. Il s'égare dans le dédale d'ordonnances et de statuts que la Législation multiplie chaque année. Il pourrait trouver dans des compte-rendus (*rapports*) des causes et des décisions des divers tribunaux de la Province, de quoi le guider à travers bien des difficultés ; mais il n'y a pas de compte-rendus qui soient publiés. C'est pour remplir un si grand vide que cette Revue est fondée.

Rapporter fidèlement et avec soin les décisions des Tribunaux de première Instance et d'Appel du Bas-Canada, est un moyen sûr de contribuer à la stabilité et à l'uniformité de notre jurisprudence, caractères qu'il est si important de lui donner. En même temps une publication dont les colonnes seront ouvertes à la discussion des questions de Législation, de droit et de pratique doit être d'un haut intérêt non seulement pour l'homme de profession mais encore pour l'homme d'Affaires de tous les Etats.

C'est à la sollicitation d'un grand nombre de nos confrères que cette Revue est fondée. Nous les remercions de la sympathie qu'ils nous témoignent dès le début d'un travail aussi sérieux et aussi difficile que celui que nous entreprenons ; mais pour qu'il soit intéressant et utile, ils doivent comprendre que nous ne pouvons seul en porter tout le poids. Dans un pays comme le nôtre, une publication spéciale, surtout comme celle-ci, ne peut réussir qu'par les efforts combinés de tous les différents membres de la profession. Nous nous adressons donc aux M.M. du Barreau ; Ils nous doivent tous et chacun leur collaboration à une œuvre qui a pour but le bien de tous.

A ceux qui sont appelés à administrer la justice, et dont nous devons rapporter les décisions, nous demandons patronage et indulgence ; nos travaux seront conduits avec conscience et exactitude et sans passion. Ils tendront toujours à perpétuer entre le Banc et le Barreau, ces bons rapports qui ne doivent jamais cesser d'exister entre eux.

Nous demandons encore le patronage et l'encouragement du public Canadien. Nous nous flattons qu'il appréciera à la valeur d'un œuvre d'une utilité générale et pratique, et qui peut produire de bien grands effets si on veut l'accueillir favorablement.

La Revue de Législation et de Jurisprudence paraîtra une fois par mois par livraisons de 48 pages gr. octavo, imprimées sur le meilleur papier et avec le plus grand soin typographique. Il pourrait arriver que quelques livraisons aient plus et d'autres moins que ce nombre de pages, mais le propriétaire s'engage à donner dans l'année 12 livraisons formant 5 à 600 pages de matières.

Nous admettons dans la Revue des Articles écrits indistinctement dans les deux langues.

L'Abonnement sera de SIX piastres par an, payables après la publication de la première livraison.

Toutes lettres, communications, etc., doivent être adressées (affranchies) au Bureau de la Revue

No. 31, Rue St. Gabriel, vis-à-vis l'Hôtel du Canada.

N. B.—La première livraison paraîtra le 1er Octobre prochain.

LOUIS O. LE TOURNEUX,
Directeur-Gérant,
Propriétaire.

LETRES D'ADHESION ET DE COLLABORATION.

A LOUIS O. LE TOURNEUX, Ecr. }
AVOCAT, &C. }

MONSIEUR,

Nous applaudissons à votre projet de fonder une Revue de Législation et de Jurisprudence, et nous l'approuvons sous tous les rapports. C'est une bonne et belle entreprise, qui rencontrera, nous l'espérons, tout l'encouragement qu'elle mérite, non seulement des hommes de profession, mais encore du public en général. Autant que nos loisirs nous le permettront, vous pouvez compter sur notre collaboration, comme sur nos sympathies les plus vives.

Montréal, } Nous sommes, Monsieur,
Août 1841, } avec considération,
Vos confrères,

Charles Mondet,
L. H. LaFontaine,
Sabrevois De Bleury,

T. Peltier,
C. S. Cherrier,
F. G. Johnson,

A. Buchanan,
N. Dumas,
Robt. MacKay,

Joseph Bourret,
Lewis T. Drummond,
George DeBoucherville,

A. A. Dorion,
L. J. A. Papineau,
James Smith,

S. C. Monk,
L. A. Olivier,
A. Cross,

S. Bethune,
C. S. Burroughs,
G. W. Wicksteed,

J. Bleakley,
James Connolly.

A. N. Morin,
W. C. Meredith,
H. Taylor,

P. Moreau,
D. E. Papineau,
John Rose,

A. Robertson,
F. Griffin,
L. V. Stotte,

G. E. Cartier,
R. A. R. Hubert,
J. F. Pelletier,

Frederick T. Hall,
James Armstrong,
R. S. M. Bouchette,

W. M. B. Hartley,
Rouer Roy,
Guillaume Lévesque,

Robert Easton,
J. M. Lamothe,
L. A. Leblanc,

H. A. Andrews,

QUÉBEC, 3 septembre, 1845.

A Louis-O. LeTourneux, écr., }
Avocat, &c. }

MONSIEUR,

Le projet que vous avez formé de fonder une Revue de Législation et de Jurisprudence peut avoir de si utiles résultats pour notre société, que c'est avec plaisir que nous nous empressons de joindre notre adhésion et notre Collaboration à celle des membres du Barreau de Montréal.

Nous sommes, Monsieur,
Avec considération,
Vos confrères.

H. Black,
E. Duval,
E. L. Montizambert,

Wm. McFavish,
J. B. Parkin,
F. X. Rhéaume,

S. Lelièvre,
P. O. Chauveant,
M. Tardiff est nommé agent à Québec pour les deux Revues.

E. Caron,
C. Delagrave,
L. A. Cannon,

C. Allyn,
F. R. Angers,
Hambly F. Cairns,

A. Stuart,
F. M. Derome.

N. B.—Les Journaux de la Province qui reproduiront ce Prospectus pendant trois mois auront droit à un exemplaire de la Revue de Législation et de Jurisprudence.

ÉCOLE COMMERCIALE,

A 10s. PAR MOIS.

À dater du 7 du courant, tous les soirs, excepté les dimanches et fêtes, de 5½ heures à 8½ heures, dans la Classe No. 3, de la Grande Ecole des Frères ; (entrée : Rue Vitré, No. 1.) avec l'autorisation du Séminaire, je donnerai à la jeunesse Canadienne française, un COURS d'Anglais, de Calcul Usuel, de Tenue des Livres, etc., etc., proportionné à la force et aux désirs des élèves et des parents, chez lesquels je pourrai donner aussi des leçons particulières de plusieurs langues et autres branches d'instruction.

H. L. SHARING,
de Londres.

3 juillet.

Revue de législation et de jurisprudence.

Le soussigné donne avis aux souscripteurs et collaborateurs à la Revue de législation et de jurisprudence, que MM. LELIÈVRE ET ANGERS, avocats, sont les Rédacteurs-Correspondants de la Revue, à Québec, et qu'ils recevront et nous feront parvenir à Montréal, tous manuscrits destinés à la publication.

L. O. LETOURNEUX.

Montréal, 19 septembre 1845.

À LOUER Une MAISON confortable, faisant l'encoignure des Rues Craig et St. Dominique—

Il y a bains, fourneaux et cabinet d'aisance.

—Aussi,—
Deux Magasins, ou Etudes.

S'adresser à

P. MOREAU.

7 juin.

O BEAUCHEMIN,

RELIEUR,

25, Rue St. Gabriel, près du Canada Hôtel.

DR. D'ORSONNENS.

SECONDE porte à gauche sur la rue St. Louis, à son encoignure avec la rue Sanguinet.

CHARLES DE BOUCHERVILLE,

Docteur en Médecine,

RUE SANGUINET, No. 25.
FAUBOURG ST. LAURENT.

L. BOYER,

DOCTEUR EN MÉDECINE.

34 Rue St. Denis.

Chs. J. COURSOL,

Avocat,

Coin des Rues Ste. Vincent et Ste. Thérèse.

LE DOCTEUR VALLÉE,

No. 2.

Grande Rue St. Jacques.

VIS-A-VIS LA BANQUE DE MONTREAL

A VENDRE

A CE BUREAU,

Le premier volume de la

REVUE CANADIENNE,

élégamment relié,

Prix 15 chelins.

M. Tardiff est chargé de l'agence de la Revue de Législation et de Jurisprudence et de la Revue Canadienne, à Québec.

LA REVUE CANADIENNE paraît le Samedi de chaque semaine. Elle formera, pour l'année, un volume contenant la matière de plus de dix volumes grands in-octavo. Le journal sera imprimé sur beau papier, et la partie typographique et matérielle sera sans reproches.

On s'abonne à la Revue Canadienne, au bureau du journal, no. 7 rue St.-Nicolas, ou aux bureaux du Rédacteur-en-chef, no. 31 rue St.-Gabriel, vis-à-vis l'Hôtel du Canada, de Mme. St.-Julien; et chez MM. Fabre et Cie., et C.P. Leprohon, Libraires de cette ville.

Un an 20 chelins.

Six mois 10 . . .

Trois mois 5 . . .

LOUIS O. LE TOURNEUX,

Rédacteur en chef et Propriétaire.

MONTREAL.

IMPRIME PAR LOVELL ET GIBSON.